

# **A L'EQUATEUR**

**Andrei Gorea**



*Toute ressemblance avec des événements réels ou imaginaires n'est qu'accidentelle*

## A L'EQUATEUR

A l'Equateur  
de travers  
la clameur est ample

les colonnes d'air  
ressemblent aux vagues  
élevées aux cieux

sous le soleil blanc  
la rosée divine  
frémit limpide

dans la transparence  
singes invisibles  
hurlent de rire

Que faire – un marché  
céleste ?  
ou alors renverser étals  
aux fruits amers

à l'équateur  
de retour  
sans Eve

Un jour il a écrit un poème. C'était des années avant les événements relatés ici, ces choses infiniment répétées... C'était du temps de V. Sous l'Equateur sans Eve.

Des années plus tard, alors que la rupture d'amour d'avec K. se consommait déjà avec des crépitements étouffés, une connaissance, une cubaine, lui parla d'Equateur. C'était la fin, le début des choses infiniment répétées. Il lui seyait de s'en aller très loin. Son "frequent flyer" tombait à pic.

C'était l'hiver. Il a acheté des cartes, il a cherché des guides. Un jour de froid et de soleil il a traversé Paris pour faire le plein de vaccins. Un autre, pour prendre son visa panaméen. Un autre jour, de pluie, il est allé jusqu'aux portes sud de Paris, dans la rédaction d'une revue de reportages pour y acheter un ancien numéro qui racontait l'Equateur. Il pleuvait à cordes. K. répétait dans une ville du sud. La séparation des biens avait eu lieu. Depuis un moment il avait le jour de son vol. Il a acheté un beau cahier relié en cuir noir.

L'appartement n'avait presque pas changé. Quelques absences vagues, et celles, plus graves, de ses parfums éclairés en transparence au-dessus du miroir de la salle de bains, de sa brosse à dents, de ses crèmes, eaux vivifiantes, sprays divers, laits et autres élixirs, de son peignoir blanc et de sa robe de chambre en soie rose-pâle, de ses vêtements qui – je l'ai presque oublié – la préoccupaient tant, du plein de linges de la belle commode maintenant vide. Mais l'appartement se déployait pastel et aéré, bordé d'un long balcon peuplé de fleurs, herbes et arbrisseaux au sixième étage, au pied de Montmartre. Cela l'aidait. Ils s'entendaient. Ils étaient de la même veine, son appartement et lui. Presque un mois.

Et puis elle revint plus tôt que prévu. Ils se virent deux fois. La deuxième, ils dînèrent dans un grand restaurant parisien. Le maître d'hôtel lui proposa une écharpe qui chutait bien sur sa veste noire. Ils mangèrent des truffes sous des formes diverses et burent un grand vin. Place du Palais Royal, ils prirent deux taxis vers deux points évasés de la ville.

Pendant son absence, il lui céda son appartement – encore le leur à peine un mois auparavant. Elle aménageait à quelques trois cents mètres et y faisait quelques travaux.

C'est ainsi que ces choses eurent leur fin, mais ce ne fut que pour mieux rebondir, à peine un mois plus tard, dans un désordre réel et apparent. Leur âme qui

palpite dans deux mondes différents se faisant encore  
signes, s'amuse à respirer. Ou s'attriste.

Voici ces choses.

## *1 Houston*

Souvent – par paresse j'imagine (pour ne donner cours qu'à une intuition) –, l'esprit abandonne l'analyse qui fonde les certitudes et les doutes. Il est de nombreuses façons de paresse dont nous nous contentons, indifféremment de ce que nous sommes ou de ce que nous ne sommes pas, ou encore de ce que nous voudrions être sans que les choses s'y prêtent, sans même que l'analyse de quelques fiables et proches observateurs puisse éveiller l'esprit turpide. Cet imaginaire de pacotille, abrutissant, fut-il sylvestre, citadin, fanfaron (Las Vegas ou conte de fées), ou dépressif (la mélancolie ou les gestes assassins), nous drape comme les habits du roi nu et transparent. Mais cet imaginaire de pacotille, parfois cultivé avec rage durable ou, plus souvent, source et conséquence de la nonchalance-même d'une vie, est le monument humain.

Les choses sont telles que le moment serait mal choisi pour discourir sur les états de l'âme lors de ses poursuites assidues. Elles sont plutôt propices aux isthmes flous de la pensée. Aux écarts. Mais aussi à l'irremplaçable thème de l'amour... ici même, dans le Confort Inn d'une grise banlieue de Houston, au beau milieu du mois de Janvier.

## *2 Quito, 1<sup>re</sup> nuit*

Le vol en question s'est trouvé empêché d'atterrir à Panama-City, aussi nous sommes-nous posés pour une brève escale à San José, Costa Rica. Le faible



effort fait dans les airs pour stimuler le virtuel frisson que le franchissement de la frontière de la l'Amérique du Sud aurait pu me produire, a été sans conséquence. La terre costaricaine se laissant voir sous d'épais nuages traînant de noirs lambeaux humides, fut, elle aussi, indifférente. A nouveau dans les airs, une seule grande étoile, à l'ouest, ponctue la nuit au-dessus du Pacifique. A l'exception d'un couple japonais, les voyageurs de la première classe du DC-10 sont des hispaniques dont une seule équatorienne, de Quito, étudiante à Houston, de bonne famille, incapable d'exalter un tant soit peu son pays que j'ai tiré aux sorts, moi-même latin, juif, parisien ou amoureux. "C'est quoi l'amour ?", demandait, dans le salon des visiteurs du service de soins palliatifs, l'oncle d'un ami qui s'y mourrait, à sa jeune demi-soeur, pâle mais irrésistiblement pétulante de ses beaux dix-neuf ans.

Quelques six ans plus tôt, par un automne parisien avancé, nous nous rencontrâmes par l'intermédiaire de cet ami, aujourd'hui cendres. Nous le connaissions tous les deux depuis des années sans que nous nous fussions jamais croisés. Ravagée par la fin d'une de ses aventures auxquelles je m'apprêtais sans le savoir à m'initier, K. fit une entrée blême. De mon côté, je montrais une face vague ventée par les derniers effluves d'une longue histoire d'amour. Peu de temps après, je quittais Paris pour un an frappant ainsi – pour la deuxième fois, à cinq ans d'intervalle – la naissance d'un amour du sceau de la séparation. Je m'en allais à Westfield, New Jersey.

Six ans plus tard, alors que notre jeune ami et parrain se meure avec l'automne et que – macabre et fantaisiste coïncidence –, nous vivons les derniers jours

d'un amour mort et vivant, son oncle, *kibitz* philosophe dans le salon des visiteurs du service de soins palliatifs, demande à la jeune demi-soeur du mourant, pâle mais pétulante, « C'est quoi l'amour ? » sans faire mine d'attendre une réponse. Mais je l'entendais, non pas l'oncle au regard terne et au visage de cire, mais elle, la bête question, la prétentieuse audace, l'habituee des cercles de barbiers, je l'entendais pour la première fois, je l'entends encore. Elle est la source des écarts et des isthmes, la voie sillonnée par le temps, tête en avant sans voie ni tête. Je l'entends, je la pose.

C'est probablement quelque part au-dessus de la frontière entre la Colombie et l'Equateur que j'ai enfin ouvert le *Dracula* de Stoker pour y voir évoquée dès la première page une imaginaire atmosphère glauque des Carpates, lieu que l'auteur s'apprêtait d'atteindre.

Que les Carpates et la Transylvanie – lieux dont je suis, pour ainsi dire, originaire sans pour autant avoir eu connaissance, jusqu'à vingt ans d'âge, de la fameuse légende –, se superposent en transparence à la descente du DC-10 vers un sol qui est à leurs antipodes et que j'ignore au point de ne pas pouvoir l'évoquer, n'est que l'effet du hasard qui a voulu que l'aboutissement (précaire, je l'espère) d'une longue histoire d'amour et la sortie du film de Coppola coïncident. Faut-il chercher un sens au fait de prendre pour compagnon d'un voyage à même le parallèle zéro, peu loin des mythiques Galápagos, l'histoire (prétendue) du sombre voïvode valaque ? Le hasard se plaît-il aux sous-entendus ? Je ne le pense.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée à Quito depuis l'aéroport rappelle sans hésitation celle à Athènes, telles qu'elles ont toutes deux eu lieu, la nuit. Il y manque la chaleur nuptiale, ardente de la Grèce et K. Pour m'être arrêté à Athènes plusieurs fois, je savais y trouver le lieu magique aux larges dalles chaudes sculptées par le temps en contrebas de l'Acropole. Nous sentions tous les deux (moi pour la troisième fois) la vibration remontant depuis l'épaisseur aride du sol. Mais à Quito, sur la foi d'un stupide et récent reportage sur l'Equateur, j'ai réussi à rater la vieille ville coloniale que j'avais choisie pour un dépaysement brutal et j'ai atterri au milieu de sa partie moderne, aussi peu dépayssante qu'un vague et lointain quartier Bucarestois visité par personne et oublié de tous.

Me voilà donc à une heure du matin au sixième étage d'un pénible hôtel à 2 600 sucres (environ \$14), avec vue sur un parking et des bâtisses sans style ponctuées par un palmier sombre s'estompant quelque part dans le brouillard et la nuit. En guise de premières rencontres, taxis jaunes, bruits isolés de voitures et de motos caquetantes, la gentillesse neutre du chauffeur de taxi, des hôteliers et d'une poignée de jeunes qui m'ont indiqué le chemin.

### *3 Quito, 1<sup>er</sup> jour*

Le dépaysement commence dès que je pénètre désorienté dans la partie coloniale de la ville, vers dix heures. J'y trouve sans chercher mon deuxième hôtel. A l'intersection de calle Sucre et calle Venezuela, il fait

face à la monstrueuse Vierge ailée qui domine (et protège ?) la ville depuis le sommet d'une de ses collines. Le ciel est bas et gris, il pleuvote et les 13-14 degrés réussissent à me refroidir orteils et âme autant qu'une interminable grisaille parisienne. En fait, le dépaysement, me semble-t-il, requiert des températures et une luminosité franches, bien qu'une chambre vide et froide, éclairée par une ampoule de 40 Watts, dépayserait quiconque si l'on excepte les bouchers mélancoliques. Oui, vrombissements fumigènes, grincements aigus de dizaines d'autobus délabrés, le peuple brun – un dégradé de races en loques qui infeste les rues humides et malpropres, presque indiscernables des commerces insignifiants indignes des coins les plus reculés des puces de Montreuil, oui, ces choses dépaysent. Mais, plutôt que de faire décrocher l'esprit, elles évoquent davantage l'*Obor*<sup>1</sup> bucarestois aux portes des Balkans, la misère éternelle des serfs, les tziganes chapardant dans les ports danubiens (que le lecteur a peu de chances de connaître), ou alors Calcutta, que je ne connais que d'ouï-dire. Quitter Quito, s'envoler vers les Galápagos, fondre comme dans un rêve de forgeron, lire *Dracula* à l'abri des moustiquaires et des tortues géantes.

Ce n'est qu'à six heures du soir que le soleil s'est montré pour une brève minute sur le fil de l'équateur. Les klaxons des autobus aux longs museaux rappellent les sifflements des paquebots et leurs freins, les soupirs des chiens écrasés.

---

<sup>1</sup> Marché aux puces des pauvres.

#### 4 Otavalo

C'est quoi la différence entre Ouarzazate et Otavalo, entre K. et Mina, entre les Carpates et les Andes, entre *Les mille et une nuits* de Stevenson et *Les aventures de William Caleb* de Godwin, entre les chants et le silence ? Voici que les voyages n'ensemencent pas les vagues de l'âme, que les départs se confondent avec l'immobilité, que les vents et marées n'esquissent qu'un faible sourire, que le neutre n'est pas suivi de rencontre, que l'Equateur se tait sous mon regard. C'est quoi la différence entre l'indien qui mendie dans les villes et celui qui chasse dans la jungle ? Que se disent-ils ?

Il pleut sur Otavalo après la longue journée de marché. Touffue le jour, la nuit la ville est glabre. Je n'ai que le choix d'un restaurant minuscule et paumé qui sert de la cuisine mexicaine. Il est bondé de jeunes touristes. Depuis ma table reculée, à travers l'embrasure de la porte large ouverte sur le noir, se laissent voir indiens aux feutres sombres et ponchos évasés, ombres de Platon qui glissent sporadiquement le long du mur blanc de l'autre côté de la rue. Que dire.

J'ai bu sans conviction un whisky au *Toucanan*, un bar où une québécoise rousse et un algérien de Grenoble m'avaient tièdement convié quelques heures plus tôt pour écouter un groupe andin. Comme la plupart des touristes que je rencontre, ils tournaient autour de vingt-cinq, trente ans, sillonnaient depuis des mois l'Amérique du Sud en manque de quête (bon nombre de ces jeunes voyagent

toute l'année), paisibles et neutres, indécis ou indifférents quant à leurs contrées d'origine et aux vies qu'ils y avaient laissées.

L'algérien, que le contexte m'avait d'abord fait prendre pour un sud-américain d'origine incertaine, avait trouvé l'idéale combine : camionneur de par la France la moitié de l'année, il s'adonnait au voyage dans ces coins lointains de la terre, l'autre moitié. J'ai cru comprendre qu'il voyageait avec la québécoise, mais leur relation me semblait aussi indécise que ce qui transparaissait de leurs personnes bidimensionnelles. Le plus âgé d'une famille nombreuse, il était le seul enfant à ne pas avoir la nationalité française pour s'en être désintéressé et peut-être même (comme il me l'a laissé entendre) l'avoir rejetée sous la pression des parents. Le seul inconvénient qu'il y voyait était de ne pas pouvoir pratiquer son métier hors la France, et en particulier, comme je l'ai conduit à me l'avouer, en Transylvanie, là où le château des ténèbres plonge dans l'imaginaire de pacotille.

Le fait est que ni lui, ni la canadienne ne fait son apparition. Mon whisky s'achève alors même qu'une demi-douzaine de jeunes indiens habillés à l'occidentale – petits, parfois beaux, aux longues nattes noir corbeau, comme tous les indiens qui peuplent par milliers les rues d'Otava – arrivent chargés d'instruments. Le bar avec ses dix à vingt glomérules de touristes en bas âge (les vingt ans sont plutôt la règle ici) – davantage blonds ou blondasses, ou alors argentins aux chignons sombre mais tout aussi insignifiants –, s'apprête, peut-être, à passer joyeuse nuit. Les bars, où qu'ils se trouvent, n'ayant jamais

été des lieux que je préfère, je gagne la rue humide nappée de tiède et de frais.

Il pleut ou il goutte, soir ou matin, midi ou soir, à toute heure, au hasard, depuis trois jours. Ça et là, des jeunes indigènes avec ou sans natte, avec ou sans Stetson, se regroupent par deux ou par trois, en contre-jour, sous un petit porche, appuyés contre le mur d'une petite maison, auprès d'une fenêtre éclairée ou d'une porte ouverte.

J'ai passé la rue de mon hacienda, *El Indio*, sans m'en apercevoir, j'ai renoncé à faire marche arrière – passerais-je une seconde fois devant ce jeune couple indien qui venait de me scruter ? –, et je l'ai retrouvée en contournant le pâté de maisons. J'ai pris aussitôt une douche chaude (la première en Equateur) dans la salle de bain commune de la petite hacienda désertée. Je me suis même lavé les cheveux (c'est toujours le week-end mais rarement le soir), avec la serviette humide j'ai enveloppé la lampe dont l'ampoule nue me fraisait l'esprit depuis le milieu du plafond bas, j'ai avalé deux cachets de Tylanol Extra-strength (un mal de tête qui traîne depuis Quito), me suis mis au lit qui occupe les trois quarts de la pièce, dur et large, comme il me le faut, et, à force de volonté, me suis demandé par écrit : "C'est quoi la différence entre Ouazazate et Otavalo, entre K. et Mina, entre les Carpates et les Andes..." Après quoi, au bout des forces, j'ai repris la lecture de Stoker. De *Dracula*.

L'insignifiant, héros, réfléchi et vaillant, Jonathan, s'apprête à s'évader du sinistre château transylvain alors que, nous l'apprenons

par la suite, le comte Dracula est en train de gagner l'Angleterre pour l'ensemencer de sa funeste puissance.

### 5 Otavalo-Ibarra

Eveillé de bonne heure – toujours un mal de tête irradiant depuis la base de la nuque –, rasé, etc., j'ai pris le petit-déjeuner dans une taverne bondée d'indiens de tout âge. La plupart des femmes portaient avec aisance sur leur dos des faix volumineux ou des enfants en bas âge. Des omelettes se pavanant énormes sur une bosse de riz et de patates étaient le seul plat. Ils l'arrosaient d'un verre de lait chaud, généreusement sucré et qu'ils teintaient à peine de quelques gouttes d'un café froid, très noir, servi en petites carafes posées sur toutes les tables comme le sel et le poivre. En essayant d'expliquer que je voulais mes oeufs au plat, je réussis à me les faire servir pochés, dans une coupe. C'était leur seule autre façon de les manger, mais aussi celle de mon grand-père et par la suite la mienne, parfois.

Histoire de préparer mon départ dans l'heure pour Ibarra, mais aussi façon de me donner une contenance – un peu comme, j'imagine, un vampire qui, ayant perdu le goût du sang et ne sachant pas s'il a soif, se donne une contenance en buvant à peu près n'importe quoi –, j'ai enchaîné avec un bref tour de la petite Otavalo pour repérer *il Terminal Terrestre*, la gare routière. L'aube a bien dégagé les rues. Les nuages épars ou massifs ne cessent de faire basculer la température entre fraîcheur et



tiédeur. Ces choses ne vont nulle part. Le temps lui-même a précipité en glomérules sans éclat. Alors quelles perles pour celle qui est à l'origine de ce voyage exsangue ?

Un quart d'heure plus tard, en reprenant le chemin de la gare routière, sac à la main, je croise le bus d'Ibarra qui s'arrête sans façons au milieu de la rue. Une jeune maman hispanique (je n'ai pas encore l'oeil pour différencier à coup sûr l'espagnole de l'indienne) me cède le double siège occupé par sa fillette alors que la moitié arrière du bus est vide. La face de la fillette, moins ronde que chez la plupart des petites indigènes, se rebiffe un instant mais, à mon appel muet, finit par s'éclairer. Elle me retourne souvent par la suite un large et timide sourire. Un sommet enneigé et lointain nous regarde depuis l'ouest, alors qu'à l'est nous sommes accompagnés par le cône plus proche d'un volcan fraternel, chauve et imposant.

J'aurais pu, si je l'avais voulu à tout prix, percer la foule dense qui me séparait depuis un moment du chauffeur pour lui faire arrêter le bus alors que, plusieurs km avant l'entrée dans Ibarra, le grand panneau de l'*Hosteria Chorlavi* – mon point prévu de chute – glissait sous mon regard. Aurais-je connu un traître mot d'Espagnol, j'aurais pu crier un « arrêtez, por favor ». Mais je suis sourd et muet. J'ai donc continué comme tout le monde jusqu'à la gare routière, dix minutes plus loin, d'où, après avoir réussi à baisser le prix de la course de 2 500 à 2 000 sucres (sept francs), je me suis fait amener en taxi à la luxueuse hacienda.

L'*Hosteria Chorlavi* – un choix au pif guidé par le confort escompté – devait accueillir et réchauffer mes os

et amertumes sous le soleil équatorien. Ici, déjà repu de repos, je repose à l'écart – mais aussi écarté – pour ne pas avoir su depuis bas âge tisser autrement le chemin de l'amour. C'est à ce point précis que l'analyse s'essouffle, que je l'élude pour m'épargner le déplaisir de formuler un diagnostic dont je ne saurais que faire. C'est la source de ce renoncement qui est source de ma faiblesse et de l'anonymat des paysages et des peuples. Chorlavi se traduit par "nid d'amour" mais sa sonorité m'évoque davantage le bruit d'une betterave frappant le fond cabossé d'une casserole.

L'extrémité nord du mur blanchi à la chaux qui contourne l'Hosteria Chorlavi par l'ouest est écroulée. Je quitte alors mon oasis pour riches équatoriens, au gré d'une pensée ou d'une paresse.

Je découvre aussitôt un village familial qui pousse paisible à l'ombre d'un château qui aurait disparu. Tel la lettre 'b', le village tient en deux rues parallèles de longueurs et largeurs inégales reliées par deux autres venelles. Celle qui fait face au mur écroulé, s'ouvre sur un espace asphalté qui tient lieu de terrain de basket-ball. C'est l'origine du vacarme, des rebondissements de balles et des ovations que j'entendais depuis un moment. Bizarrement, je l'ai constaté par la suite, le jeu le plus populaire des équatoriens est le volley-ball.

La grande rue longe sur quelques soixante mètres le mur ouest de l'hacienda, et se hisse en pente raide vers le sud jusqu'à perte de vue. Sonné et solitaire, je n'aurai la force de l'escalader que plus tard, une fois la nuit tombée, quand ses réverbères épars ne proposeront que vaguement

ma silhouette aux regards peu curieux des rares villageois, quand j'aurai abandonné tout espoir d'engager une conversation avec les quelques touristes désabusés traînant encore autour du patio sombre ou égarés sur les allées faussement sauvages de l'hacienda.

Pour le moment, j'abandonne le jeu de basket-ball peu engageant et je tourne vers le nord, l'âme absente. Sur le chemin je trouve grâce dans le regard en retrait d'une petite fille vêtue de vert. Elle est assise sur une marche, un perroquet silencieux et attentif agrippé à son poignet. Quelques dizaines de mètres plus bas, là où la rue s'ouvre sur les champs et sur de lointaines collines, l'attaque soudaine de deux chiens pouilleux m'arrache du vague et, afin de les maîtriser immobile, me vide du peu d'énergie qui m'anime encore. C'est entendu, en bien piètre forme, je suis aussi épuisé que je n'ai cessé de l'être depuis deux mois maintenant, à Paris comme à Poitiers, laissant une trace dépressive de par le monde.

A la tombée du soir, de retour dans l'enclos des incommensurablement riches, j'e rencontre le vide crépusculaire que ponctuent avec une discrétion opaque quelque personnel disséminé, muet et presque sourd et les cinq ou six américains en fin de deuxième âge, attablés sans âme autour d'une bière dans la large loggia carrée. Le repas de midi commençait à lâcher ses émanations néfastes et me rendait exécration toute idée de nourriture, seule joie de la soirée. Aussi, ayant troqué sandales pour chaussures, seul au monde, je franchis à nouveau la frontière des deux univers et je tourne vers le sud, pour remonter cette fois la grande rue du village. Je contourne largement les hauts réverbères, explorateur risible, sourd

et aveuglé. Il n'y a point de miracle, aucune rencontre, aucune pensée, si ce n'est le souvenir confus d'un village similaire, il y a plus d'un quart de siècle, en Dobrogea, quelque part sur le Danube.

### *6 Ibarra, Hosteria Chorlavi – suite*

Le dix-huit janvier me salua de ses trois fléaux. Au milieu de la nuit, la mixture malsaine du déjeuner développa les signes clairs d'une infection intestinale : frissons, nausée et maux de tête. Au réveil, l'action conjuguée d'un matelas trop mou, d'une douche froide (à défaut d'eau chaude), tétanisante dans l'atmosphère à peine printanière, et d'un mouvement aussi naturel que fatal, déclencha un lumbago violent qui brisa encore ma silhouette. Enfin, j'appris qu'un éboulement de terre venait de bloquer le chemin de fer depuis Ibarra jusqu'à San Lorenzo, seul passage vers l'océan et la chaleur. Pour gagner le sud du pays il me fallait reprendre le chemin d'Otavalo, vers Quito. Les trois fléaux ayant visé, nécessairement juste, je gis devant mon bungalow sur une banquette rembourrée de style colonial, sympathique mais bien étroite, où je me pavane sous un soleil aussi brillant que chétif. Isolé dans le coin le plus reculé de la vaste hacienda cachée parmi la verdure tropicale, j'avale jusqu'au dégoût l'écoeurante et insipide histoire de Dracula qui touche à sa fin. Je suis le seul occupant, à ce que je puis voir, de l'élégante enfilade de bungalows devant lesquels, lointains, s'affairent quelques

hommes de chambre. Tels les cafards, les angoisses pullulent jusqu'au bout du monde.

A quatre heures de l'après-midi, la griffe serrée du lumbago et l'infection intestinale en guise d'encouragement, je m'en vais visiter Ibarra. Un taxi dont je ne négocie plus le prix m'y amène. La ville est insignifiante, sale, irrespirable, retardée. Ses trois quarts sont occupés par de petits commerces, des étals de fortune où l'on cuisine les plats locaux à l'air méchant, salons de coiffure misérables, *clínicas dentales* ouvertes sur la rue, épicerie douteuses, buvettes sombres, garages, quincailleries, hostellerie, que sais-je... Des cireurs de toute âge, plutôt actifs, abondent sans objet. Le quart restant d'Ibarra est occupé par un marché qui grouille d'une pauvreté encore plus extrême, plus odorante et plus nue. C'est bien la ville que mérite tout chercheur inconséquent d'un souffle nouveau. Le comble du pénible c'est la langue. Ignare déconcerté, j'essaye deux ou trois fois de baragouiner quelques mots d'italien assaisonnés à l'espagnole mais, bien entendu, je ne réussis pas à me faire comprendre. L'état des choses prend une tournure lunaire-de-l'esprit, il me poursuit tel un essaim invisible, je le déplace telle une atmosphère raréfiée, le regard plat, irrépressible. Cela aide à faire semblant de passer inaperçu aussi longtemps qu'il le faut; trois heures de marche, cette fois-ci, ponctuée par des arrêts sur telle pelouse poussiéreuse, sous tel palmier, terrassé par un lumbago lancinant, scabreux. Dans la masse des indigènes – tous de petite taille, plutôt moches et ternes –, je n'ai croisé que quatre ou cinq touristes dont les visages blondasses et le

regard aussi plat que le mien ne m'engageaient pas à l'abord.

Taxi aller, taxi retour. La grande hacienda Chorlavi m'accueille plus vide que jamais, ses allées luxuriantes et froides m'absorbent telle une ombre improbable à jamais à ma place. Le temps est au gris sur l'équateur.

### *7 Baños, 1<sup>r</sup> jour*

Baños est une petite ville qui me rappelle Aspen, Colorado, au départ aguichante, mais dont la propreté et le pittoresque s'avèrent vite être entretenus à l'intention des touristes qui remplissent ses quelques rues de leurs vadrouilles jeunes et nonchalantes. Il se peut – l'analyse m'y amène, mais ceci est une évidence qui frustre tout esprit inquisiteur –, il se peut qu'il n'y ait pour moi de voie que solitaire. Bien sûr, ma façon de faire explique ceci et cela, mais pourquoi le hasard s'emploie-t-il, lui aussi, à me faire choisir, alors que je cherche de la compagnie, l'hôtel le plus isolé, le plus vide (et probablement le plus cher) de la ville ?

Je me déplace depuis aujourd'hui dans une petite Suzuki louée à Quito pour épargner mon dos et déguster avec plus d'aisance les joies solitaires du chemin. L'hôtel *Palace* était signalé par une grande pancarte vermoulue au bord la route. En arrivant par le sud, j'ai traversé le centre de Baños – qui tient en quelques trois fois trois pâtés de maisons et de petits hôtels, vides pour la plupart malgré l'abondance apparente des touristes –, pour donner cours à ma recherche compulsive des coins moyennement reculés

en tournoyant dans son quartier nord. L'insignifiance du lieu et de ses quelques *residenciales* à méchante mine m'ont poussé vers l'ouest, où, au pied de hautes collines, se prélassait un quartier plus ample, plus végétal.

La *Villa Gertrudis*, retirée et de belle allure, attire mon attention. Ma relative richesse et mon âge certain me font agir sur d'autres bases que la majorité des touristes ici, de souche post-hippysante. Bien sûr, l'appât du gain n'épargne personne et les 5 000 sucres (~28 francs) que j'ai payés à Otavalo pour un *residencial* propre, sonnent la démesure des 30 000 demandés par des hôtels cinq étoiles tels l'Hosteria Chorlavi. Mais enfin, avec sa position en retrait, son air silencieux et d'une bienveillante élégance, la Villa Gertrudis m'a attiré entre toutes.

Or, je le pense, mon allure – de quoi ai-je l'air, voilà qui m'intrigue : T-shirt blanc défraîchi par deux jours de voyage, blue-jeans et mon ancienne, sublime et fidèle veste en daim noir, lunettes de soleil ramenées sur le sommet du crâne, la chevelure grisonnante désignant un âge incertain, ma face bronzée renvoyant un regard ahuri et intraduisible –, mon allure donc n'a pas dû rassurer la blonde quinquagénaire distinguée qui s'est montrée en haut d'un escalier. M'ayant pesé d'un regard à peine mobile, elle m'apprit dans un espagnol, il m'a sembla, de noble patine, que toutes les chambres étaient prises. Peut-être ne recevait-elle dans cette belle demeure que des hommes célèbres et des sylphides célébrées. Voici donc qu'en retournant désorienté vers la voiture, j'aperçus à quelques 150 mètres en bas de la rue, l'enseigne de l'Hôtel *Palace*. C'était lui.

Avec ses lambris en bois brun, sa gentille salle à manger vide, ses quatorze chambres vides – elles aussi – enfilées le long d'un couloir spacieux au premier et seul étage, avec son silence strié par le craquement aimable et inattendu du parquet soigneusement ciré et avec sa grande terrasse s'ouvrant sur la montagne, le Palace rappelle un chalet oublié des Alpes. Je l'aurais bien évité, ce lieu nouveau de solitude, inopiné et apaisant, mais la fatigue et le vague à l'âme ont décidé autrement. A 24 000 sucres la nuit, ce fut adjugé. En substance, à la recherche du monde je me suis retrouvé seul.

J'ai posé mes affaires, testé le matelas. Je l'ai aussitôt renforcé de quelques lattes soutirées, avec le consentement de la propriétaire, à un autre lit d'une chambre débarras. Question de principe, je me suis fait force d'entreprendre, à pied, le tour de la ville. J'ai hypnotiquement inspecté les vitrines de quelques boutiques achalandées à l'intention des touristes, les devantures de quelques restaurants et les houppes éparées de jeunes voyageurs, souvent blonds, dérivant sans but ni entrain ça et là dans la fraîcheur perpétuelle des hautes vallées des Andes. Sur un des bancs en pierre posés le long de la rue principale, j'ai allongé mon flanc, la tête appuyée contre la paume, et j'ai siroté longuement un Coca. Aux signes du crépuscule, j'ai repris la direction du Palace par un chemin que j'ignorais, en lisière de forêt.

Trois villas de belle allure semblaient contenir la plus grande partie des touristes sur place. Au pied de la montagne, sur un petit terrain à l'écart, des français que j'avais vu errer quelques moments plus tôt, et quelques indigènes jouaient au foot. Sur une terrasse, une belle



blonde dans un hamac sirotait un Coca humide en compagnie d'un blond inutile. Voilà le lieu que je cherchais et que je découvrais trop tard, le petit chemin que le hasard n'a pas voulu me laisser prendre. Il y a de ces moments où l'on en veut aux choses d'être ce qu'elles sont.

La blonde me salua de la main – quel événement ! – alors que je ratais une marche en la regardant. Je lui répondis d'un petit quart de tour du bras lequel, malgré sa timidité mélancolique, me rappela le salut de Nick Nolte, *King of Bornéo*, à son peuple de la jungle alors qu'il se retirait vers le lit nuptial avec sa jeune épouse. C'est un film qui passait dans le bus nous amenant ce matin depuis Ibarra vers Quito, pendant deux heures vingt, pour peu de kilomètres. Etrange que cet accord du dépaysement hollywoodien en vidéo et de celui des cimes volcaniques qui défilaient à l'est comme à l'ouest sur la haute route de los Americas.

Mais tout ceci est hors propos. Pourquoi n'ai-je plus faim ? Pourquoi ai-je perdu le goût du tabac et du haschisch ? Pourquoi n'ai-je même pas soif ? Et pourquoi ce lumbago violent qui ne m'oublie pas une seconde alors que je n'en ai plus eu depuis deux ans ? Il est vrai que la bouffe ici est souvent dégoûtante et que les odeurs âcres des fritures stagnent dans les rues et infiltrent les murs. Il est vrai aussi que, nonobstant ma croyance, le rapport entre le vague à l'âme et le lumbago est loin d'être acquis. Pas le moindre lumbago à Westfield, par exemple, période cauchemardesque entre toutes – il y a six ans, toujours en peine de K. alors qu'on se livrait à des amours folles, nuits mémorables, O, tristes temps. Trêve. Il me faut dîner.

*Plus tard 1*

Cela fait un temps. Un long moment que je remonte la pente l'amour. Citadin médiéval âgé de six ans, je paradais en pantalons courts, sabre en bois à la hanche, devant la porte d'une bien-aimée, d'un an ma cadette, qui m'ignorait hautaine. Je n'ai cessé cette cour mignonne que des années plus tard, mais le doux venin de cette idylle à sens unique m'infiltra pour toujours et se raviva intacte chaque fois qu'une de ces filles ou femmes ensemençait, allègre, l'humus de l'amour.

Tout à l'heure, en sortant de mon labo où je passe le plus clair de mon temps depuis une bonne quinzaine d'années, j'ai croisé une comédienne peu aimable. Me dit avoir rencontré K. il y a quelques soirs au théâtre. L'échange d'aménités s'arrête là. Je prends le chemin de Saint-Sulpice et elle, comme l'écho d'un objet lourd et parfumé qui s'éloigne, suit le sien.

Mais, à la réflexion, K. n'habite qu'à deux rues de chez moi, or je rentre. Je l'approche donc plutôt qu'elle ne s'éloigne sur l'aile du temps. Bonne chose, l'esprit se déride. Et puis, l'angoisse du retour dans l'appartement vide, aujourd'hui comme hier, n'est pas plus forte que celle d'il y a quelques mois à peine, quand nous le partagions encore, quand elle m'accueillait sèche, tendue et corrosive, ces longs moments noirs où les ultimes râles d'une histoire d'amour ne cessant de finir, ont décidé de ce qui nous arrive. Pour preuve de cette interminable agonie acide, son bref message que je trouve, en rentrant, gribouillé sur l'enveloppe d'un pli qui m'était destiné et qui lui était

parvenu par mégarde, porte tant d'aigreur contenue que l'*avant* et l'*après* s'avèrent indiscernables. Or, avant comme maintenant, les mêmes angoisses émanent du même jeu d'impossibles. Le dos voûté et la nuque raide, Sisyphe de l'amour, je fixe leur source au sommet de la pente.

*8 Baños, 2<sup>ème</sup> jour et nuit, et Puyo*

Pour ce qui est du mal de tête, de la perte d'appétit et du goût de fumer, l'on vient de me suggérer une bonne raison : ce serait l'altitude. Tout simplement. Il y a de bonnes et de mauvaises théories. Celle que K. offre pour expliquer son choix, fait partie des premières, il me semble. Mais je l'ai oubliée. Il faudra qu'elle me l'explique à nouveau. Autant de fois qu'il me faudra pour la comprendre. Ce que j'en retiens est d'ordre trop général pour saisir la particularité de l'être. Les nuances seules permettent le test intime du faux. Elle m'aime, prétend-elle, mais il lui faut se retrouver. Se trouver tout court, dirais-je. C'est une très longue histoire.

Dracula vient d'être chassé d'Angleterre. Pendant un temps, il se trouva enfermé dans une large caisse en bois remplie de terre transylvanienne au fond de la cale d'un voilier faisant route, en partance de Doolittle, vers la Mer Noire. Depuis, la caisse a été déchargée à Galatzi – ville natale de mes parents – et rembarquée sur un chaland qui, au dire de Mina – l'héroïne hypnotisée par le docteur Van Helsing –, se dirigerait en ce moment vers la Transylvanie en remontant le Prout, ou le Siret, peut-être. Les choses ne tiennent qu'à un fil. Le final approche. Mina, mariée maintenant au tendre Jonathan, porte sur le

front le stigmate indélébile, annonciateur de sa résurrection en vampire. Mina...

En commençant par le premier, Dracula, jusqu'au dernier, Stoker, ils sont tous d'un crétinisme blanc. Je parcours les dernières trente pages. Voyons. Tout y est médiocre ou franchement mauvais : le scénario, la langue, les personnages. Le substrat et la vocation chrétienne affichée, le picaresque carton-pâte d'une Transylvanie orthodoxe dont l'auteur ignore jusqu'à l'emplacement géographique, sont du pire mauvais goût. Ca aurait pu finir mal, mais ça finit bien. Dracula n'est-il pas vivant ?

Aussi loin que possible n'est pas assez loin.

Je rencontre un jeune couple italien de Rimini. Saisonniers, ils tiennent l'été un commerce sur la plage et voyagent l'hiver. Nous faisons à trois une escapade à Puyo, à une quarantaine de km de Baños. La jungle vibre à ses portes. Rio Puyo la lèche au sud-est avant de s'enfoncer dans l'océan amazonien. Mario et moi nous nous y baignons. L'italienne nous regarde depuis un rocher plat. La chaleur est de celles que dégage la maturité des étés. La jungle tend des langues végétales et Puyo s'y laisse prendre voluptueusement. La densité, même vide, de la solitude se dissout dans un baragouin franco-italien. Le vide est d'une autre nature.

Puyo pourrait être un lieu de néant. Un lieu de disparition. Plus petite, plus frêle que Quauhnahuac du *Au-dessous du volcan*, Puyo mérite un roman, une saga.

### *9 Depuis Riobamba à Guaranda*

Il est six heures du soir. Un peu plus élevée que le premier étage d'où je la regarde à une cinquantaine de mètres, me fait face, par la fenêtre large ouverte, une grande croix blanche, probablement en béton. Immergées dans le brouillard du même gris blanc que le ciel, en arrière-fond à quelques kilomètres, s'érige le rempart des collines tropicales marquant la fin des Andes et le début de la plaine qui se déploie jusqu'au Pacifique. Une pluie averse couvre le volume infernal d'une radio installée sous le parasol carré, jaune vif, d'un étal ambulant planté au milieu de la rue. Je ne sais ce qu'il vend. Je ne les vois point, marchand, étal ou parasol jaune. Allongé, je ne vois que la croix et la crête des collines se dévoilant peu à peu sous la pluie qui s'essouffle. Une télé dans la véranda de l'hôtel, juste derrière ma porte, mélange une voix puissante à celle de la radio.

La véranda est plutôt un couloir élargi et vitré qui borde la façade de l'hôtel donnant sur la grand-rue de Caluma. C'est un bâtiment sur deux niveaux, un entresol occupé par les propriétaires et six ou sept chambres à l'étage. Il n'a pas de rez-de-chaussée, ce qui est rare. La chambre est vaste, vide, dallée. L'air étale chauffe dans le crépuscule. Il n'y a plus un nuage. Une moustiquaire orange et lourde s'affale de très haut sur le lit. C'est ma première moustiquaire. L'espace idéal pour s'y cacher, comme dans l'enfance, une lampe de poche sous une

couverture. Elle atténue la rigueur de l'ampoule nue, mais interdit la respiration.

Caluma n'est pas un lieu où l'on s'arrête à moins d'être à bout de forces ou empêtré dans l'obscurité de la nuit. Je suis le seul étranger. Les cinq heures passées sur la route qui grimpe sur les hauts plateaux des Andes et descend leur flanc ouest, l'Oriente, ont eu raison de mon dos et de mon endurance...

En quittant les sommets, la piste folle dont les rocailles et crevasses auraient pu (ou dû) mille fois achever la Suzuki, plongea dans une épaisse couche de nuages irisant le blanc et le sombre dans un silence de vapeur, aussi humide qu'une pluie. J'étais descendu pour pisser au bord d'un mur de brume à l'endroit le plus isolé qui fut quand les bustes de deux gamins, bergers de quelques chèvres que je devinai soudainement au tintement étouffé de leurs sonnailles, se matérialisèrent de nulle part en contrebas de la route. Ils me regardèrent.

Suivirent des rivières de pluie serpentant affolées sur toute la largeur de la piste, leurs sillons profonds invisibles, des tunnels végétaux ténébreux calfeutrés de brouillards. Mais enfin, en abandonnant les hauteurs et les brumes au bout d'un long périple, alors que l'air s'échauffe, que les plantes élargissent leurs feuilles et galbent leurs fibres, l'oeil s'ouvre sur l'Oriente. Une chevelure touffue de bananiers dévale les pentes à perte de vue dans la chaleur équatoriale. L'attraction est celle d'un corps qu'on aime.

Les quelques jeunes filles qui parsèment le chemin ocre sont d'une beauté à couper le souffle. Quelques

jeunes femmes que la vieillesse effleure déjà rayonnent dans leur ombre. La chaleur et la végétation impétueuse, comme je les ai déjà ressenties à Puyo, font pousser leur éclat. Les couleurs balancent dans les jaunes. Perchées sur de hauts pilotis en bambou enfoncés dans les pentes, des cabanes recouvertes de feuilles de palmier séchées surplombent la mer de bananiers. Regard et âme sont surpris. La température des choses est celle du révélé, elle caresse et enlumine le voyant. Depuis Guaranda jusqu'à Caluma, le chemin est ainsi.

Le mal de dos est à peine supportable. Mélangé à un ensemble de considérations timorées relatives au confort, il m'a dissuadé de m'arrêter une dizaine de kilomètres en amont de Caluma, où une belle maison d'un rose franc et parfumé, mais certainement sans eau courante, aurait pu m'héberger. Furtive, une jeune fille telle un diamant m'a porté un moment sur les hautes cimes raréfiées du rêve. Peut-être, si je parlais l'espagnol, lui aurais-je adressé la parole. A la place, j'ai mis le cap sur Caluma, plus bas dans la vallée.

Ni bourg, ni bourgade, mots moyenâgeux dont le sens s'estompe au pied des Andes, Caluma étale ses quelques commerces le long de la route qui s'élargit et devient sa grand-rue. L'hôtel se fait connaître à sa modeste enseigne, le Pacifique est encore loin, la journée aura été rude, le lombago oppressant, le soleil est couchant, la chaleur est torride, le dépaysement total. Isabela, une fille de treize-quatorze ans, de belle lignée, m'accueille avec sa grâce. J'y reste.



...Au loin, la crête végétale des collines est bien nette maintenant. Des hirondelles traversent parfois le cadre de la fenêtre. Sous la croix blanche, les cloches sonnent sept heures et demi du soir. Le rose du ciel s'en va. Dans la grande chambre vide à haut plafond, ailleurs pour de bon, je suis aussi seul qu'il se peut. C'est une solitude tropicale, cette fois-ci. Elle ne pèse pas davantage que la moustiquaire. Le mal de dos me marque comme l'hostie qui a brûlé le noble front d'une Mina acquise au vampirisme. Avec le crépuscule, le ciel se voile à nouveau. Isabela frappe à la porte pour m'offrir des bananes frites coupées en rondelles qu'elle me sert avec quelques tranches de fromage. Confondu et ravi, je ne sais lui dire que *gracias*. Mucho gracias.

Caluma est plus grande qu'elle ne paraît à première vue. Sa grand-rue qui garde encore de larges plaques d'asphalte, est longue d'une vingtaine de pâtés de maisons, presque un kilomètre. Sans bonne raison, quelques rues latérales gardent elles aussi des traces anciennes de bitume ou quelques pavées. L'ensemble regorge de flaques d'eau immobilisées silencieuses dans la chaleur. Des pilotis en bois encadrant des loggias ouvertes sur la rue soutiennent le premier et seul étage des maisons. Commerces et intérieurs privés aux portes large ouvertes s'égrènent indifférenciés. Tout le monde est dehors dans les rayons jaunes d'ampoules de 40 W, éparses, ou dans l'éclairage blafard de néons verdâtres. Hamacs délaissés, meublent ça et là loggias ou chambres vides. Certains premiers étages sont des terrasses recouvertes où se prélassent dans l'ombre de la nuit des hommes au buste nu. Au premier

étage éclairé d'*Il centro medico* – un petit bâtiment comme les autres –, une secrétaire impassible tape à la machine sous le regard attentif et respectueux d'une vieille femme et d'un monsieur vénérable. Sous une lumière verte, quatre ou cinq garçons s'adonnent aux jeux vidéo dans un petit local sans porte, au fin fond du monde. Il est neuf heures et demi du soir. Une énorme blatte m'attend au sommet de la moustiquaire. Les autobus Ford à long museau canin qui desservent Caluma, sommeillent dispersés parmi les flaques d'eau.

*Plus tard 2 – Les sommets de Chartres*

Les soirées parisiennes, les oui-dire, les observateurs fidèles. Les oui-dire, l'hiver qui s'achève, quoi qu'il arrive, les quais de la Seine, les voies des taxis, les arrondissements du Nord, les jeunes souvenirs – Santo Domingo, l'Orient et K. Auprès de compagnons de longue date j'ai bu plus que d'habitude le vin rouge et âcre des sommets de Chartres, j'ai savouré d'anciens parfums de la Grèce, de nouveaux fruits, le kéfir du gel printanier – paraphrases de la jungle.

### *10 Depuis Caluma à San Clemente*

Il y a eu contact direct. Il était inéluctable. En évitant une parmi les mille crevasses de la route défoncée, j'ai perdu le contrôle de la Suzuki et nous voilà dans le fossé. L'arrêt s'est fait avec le raclement du châssis contre une grosse borne en pierre, cachée par les herbes. La chance a été de mon côté. Cette chance-là. Une quinzaine de paysans s'est ruée sur l'événement depuis un village à quelques centaines de mètres plus bas.

Les vastes bananeraies, l'impressionnante couche végétale, les cabanes sur pilotis qui persistent à se hisser au gré de l'artiste, la voûte des nuages, les pluies entrelacées de soleil, les hameaux ployant sous la verdure et les quelques villes dont les maisons coloniales détournent l'attention de la misère ambiante, ont entretenu l'euphorie. L'œil chante et l'âme glisse. Depuis la sortie de Caluma jusqu'à Quevedo, la chaussée même est d'une qualité qui engage l'extase et la vitesse. Mais au-delà, elle se détériore sans crier gare. L'exubérance végétale et la chaleur des couleurs entretiennent le miracle. La Suzuki évite des dizaines de trous et en avale autant. Les hautes herbes du fossé furent le prix du dernier évité.

L'arbre de transmission crisse sur la borne en pierre, l'embrayage grince telle une ferraille rouillée et la Suzuki reste immobilisée dans le fossé. Avant d'envisager un plan de rescousse l'esprit compte sur un miracle. Voici les villageois ; jeunes, enfants, deux ou trois femmes, et un vieillard. Le spectacle les ravit. Ils s'activent. On me

remorque, on me pousse, on me soulève, on me sauve. Il y a des dégâts. Un pneu crevé et la plaque métallique ventrale qui traîne tordue dans les herbes. Il faut réparer. Une cabane branlante au bord de la route me permet d'offrir une tournée générale de Coca-Cola qu'ils préfèrent tous à la bière. Le vieillard m'incite à une récompense de plus de conséquence qui devient un billet de dix mille sucres (~33 F), somme considérable. Deux paysans passés l'adolescence décident de but en blanc d'aller faire la fête sur le littoral et me demandent de les y amener. Ils se proposent en même temps de me guider vers le mécanicien le plus proche dans la brousse. En quelques minutes ils reviennent habillés avec soin, à l'occidentale. On démarre.

La maison-atelier du mécanicien est à une trentaine de kilomètres parmi les manguiers. Les jeunes paysans intercèdent et expliquent mon cas. Le mécanicien, un espagnol sympathique d'assez belle allure, réfléchit. Il m'annonce cinq heures de travail et 70 000 sucres (~40 dollars). Il est presque deux heures de l'après-midi. J'accepte. Il se met au travail aidé par deux apprentis adolescents. L'un est probablement son fils. La besogne se passe à même la terre battue de la cour, parmi les poules, au bord de la route tropicale. En retrait, derrière la maison, la femme fait la lessive au milieu d'un essaim de gamins de tout âge où resplendit la beauté lumineuse de deux filles et d'une fillette. Des villageois de passage s'arrêtent, interrogent, débattent des dégâts de la Suzuki ou alors regardent silencieux. Le ciel est bleu, le vert est tropical, la chaleur vibrante, l'ambiance avenante. Je suis comme d'habitude, sourd et muet. Il n'empêche. Je suis avec les

deux paysans auto-stoppeurs et une poignée de gamins qui nous amènent de l'autre côté de la route à la cueillette de mangues. Petites, d'un jaune orange inhabituel, elles ont le goût qu'on leur connaît. Nous en remplissons deux grands paniers. De retour dans la cour-atelier, les jeunes filles me prennent pour objet d'un intérêt soutenu. Leurs regards m'envoûtent jusqu'à paralyser mon sourire. Il fait chaud. Je tourne en rond dans la cour pendant des heures. La Suzuki a souffert plus qu'elle n'en avait l'air. Le châssis frontal est tordu, le radiateur incurvé, le ventilateur cassé. A défaut des pièces d'échange, les raccommodages savants font appel à une inspiration débordante qui ne me semble pas pouvoir aboutir mais qui aboutit toujours. Le temps se fait long. Je crains la nuit qui approche, mais la Suzuki est prête avec une heure d'avance sur les prévisions. Nous embarquons aussitôt. Les deux jeunes paysans se font de plus en plus encombrants, ils veulent de l'argent et aimeraient se faire conduire à un endroit précis de Puebloviejo, une ville d'une certaine taille. Je les lâche avec soulagement aux portes de la ville. Deux heures plus tard, seul comme je me le dois, j'arrive à San Clemente, au bord du Pacifique. Une nouvelle étape commence.

J'ai attrapé en vitesse un couché du soleil entrevu par dessus l'épaule, j'ai visité deux hôtels misérables sur la rue principale et pesé du regard deux autres, plus chic mais sans attraits, aux deux bouts opposés du village qui s'estompe dans le sable et dans la broussaille. Je m'arrête devant celui qui se trouve le plus proche de la plage. C'est une suite de bungalows d'apparence luxueuse ceinturés d'un mur haut de deux mètres qui leur interdit toute vue

sur l'océan. Il a l'air vide et semble abandonné. Je m'en détourne quand un individu qui émerge de nul part me le propose à 40 000 sucres la nuit. Cela ne fait que vingt dollars mais c'est aussi cher que les plus chers hôtels du pays. Je refuse. En pure perte, je fais une dernière fois le tour du village. Pour gagner Crucita, au sud, ou Bahia de Caraquez, au nord – les deux villages au bord de la mer les plus proches –, il faut faire un grand détour par les terres. La nuit qui tombe et le manque, apparent, d'alternative m'acculent à accepter le principe des murs surélevés – une bêtise architecturale incompréhensible – assortis des 40 000 sucres mégalomaniaques. Mais il n'y a plus personne. Je reste au bord de la route, suspendu à la dernière lueur du jour.

Beaucoup d'événements deviennent miraculeux ainsi. Un indigène – je n'ai vu aucun touriste – se matérialise de l'autre côté de la route, côté plage, et me fait comprendre que le petit restaurant qui vient de s'éclairer à une trentaine de mètres en surplomb de l'océan, loue aussi des chambres. Je le suis incrédule et j'accepte avec soulagement une cabane plantée dans le sable, la mer à quelques enjambées. C'est une baraque prévue pour six personnes, avec un double lit à un bout, deux fois deux lits métalliques superposés, à l'autre, une salle de bains rudimentaire avec douche et eau froide. Le sol est en béton. En guise de plafond, une taule ondulée est posée à même le sommet des murs, deux en lattes mal scellées et deux en préfabriqué. Nuit et insectes s'aventurent sans entraves à travers la multitude de leurs brèches. Des blattes énormes s'élancent aveugles le long de diagonales zigzagantes.

### *11 San Clemente au bord du Pacifique*

Malgré le grondement de l'océan sur tout le front de l'horizon et les quelques cinquante mètres qui séparent les frontières de ses marées hautes et basses, ses vagues sont modestes et son aspect est cordial. J'ai passé une bonne partie de ce premier jour d'abandon, ensablé, à l'endroit stratégique où l'eau me léchait qu'une vague sur trois ou quatre. Voilé jusqu'en fin de matinée, le soleil a atteint le sommet de sa force tropicale vers deux heures. Pendant tout ce temps je n'ai fait que ramper sur le glacis au rythme de la marée pour garder la même caresse légère des vagues.

Dans l'eau jusqu'à la taille, deux groupes de quatre pêcheurs ratissent les larves des langoustes avec des haveneaux. Parfois, venant du sud, de Crucita, une jeep ou une camionnette chargées d'ouvriers et de pêcheurs, longe la ligne égale des vagues sur le sable lisse et humide. Quelques fillettes et un garçon d'une dizaine d'années badinent dans l'eau jusqu'aux genoux. Deux mères entourées de bambins oisifs mouillent leurs fesses dans le film fin de l'eau. Plus loin, un autre groupe de pêcheurs remonte une longue barque orange sur la plage.

Couché sur le ventre, je roule sur le dos ; après un moment, à nouveau sur le ventre. Selon le goût du moment, j'ajuste l'ampleur des vagues d'une petite glissade côté eau ou côté terre. Le sable fuit sous les saillies de mon corps avec chaque vaguelette. Parfois – je la sens venir à son impact contre la plante de mes pieds –,



un rouleau plus puissant m'oblige à soulever la tête. Ainsi je reste plaqué en bas-relief égyptien indéfiniment.

De nombreux oiseaux noirs d'une grande envergure, aux ailes finement ciselées – je l'ai appris plus tard, des frégates – voltigent épars. Les mâles, j'imagine, ont la poitrine blanche et sont affublés de caroncules rouge sombre. Les femelles sont tout noires. Nobles, les pélicans glissent impeccables au ras des vagues.

Vers le sud, de petites cabanes s'égrènent espacées sur plusieurs kilomètres de plage. A l'horizon, la ligne indéfinie des collines descend en pente douce jusqu'à l'océan. Au nord, au pied de San Clemente, la marée basse découvre deux petits golfes de sable luisant ; plus tard dans la soirée ils disparaissent comme s'ils n'avaient jamais été. A une centaine de mètres, une maison sur deux niveaux surplombe la surface étale des eaux. Sa chevelure en feuilles séchées de palmier s'agite lentement au-dessus du village. Au delà, suivant une large courbure, mais assez proches pour que l'on distingue les ramures basses et dénudées de leurs arbres, des collines poussiéreuses encerclent la brousse et le village. L'absence d'exubérance tropicale est décevante. Pourtant, l'eau tiède et transparente qui clapote contre mes flancs depuis des heures, l'astre qui m'embrase sans que je le sache, la brise insaisissable, les quelques silhouettes de femmes et d'enfants qui se meuvent au fil du temps sans but apparent, leurs voix hautes et lointaines qui se dispersent en bribes, cet ensemble est bien équatorial, mes sens s'apaisent, mon corps se dissout.

Depuis la terrasse primitive du restaurant qui s'avance dans la mer, quelque villageois me regarde

parfois. Je suis le seul touriste. Ce sont des isthmes, des fragments d'une rupture d'amour. Voilà. Je flamboie comme une écrevisse enflammée.

Dans son *Juda de Léonard*, Peruz a une idée intéressante qu'il développe de façon à me donner la nausée. Il s'agit de la rencontre fortuite d'un marchand allemand de passage à Florence, à la trentaine, bien portant, sans qualités particulières et d'une jeune et belle florentine, Niccola, fille d'usurier. Cela se passe en 15\*\*.

La rencontre s'avère fatale. L'idée de Peruz est d'investir la florentine d'un amour spontané et total – c'est-à-dire d'une intensité sereine au-delà du doute – sans offrir au lecteur l'ombre d'une motivation. D'emblée, la florentine participe de son corps sans que son esprit s'en étonne ou qu'il s'y réfléchisse. Elle fait l'amour et aime comme l'on marche le long d'une rivière qui nous est vouée. Elle est aimée par un jeune peintre, disciple de Léonardo, dont elle a toutes les raisons de partager l'amour, mais la perversité du sort veut qu'elle aime le marchand. La passion de celui-ci, elle aussi immédiate, mais facile à comprendre, n'est pas exempte de noblesse.

Tout ceci est résolument improbable. Et probable à la fois. La démarche de la florentine est sans tache. Sa confiance oblige à confiance. Elle nous contraint à laisser faire. Nous devons accepter et cela nous coûte. Face à ce rare incident dans le tissage du probable et de l'improbable de l'amour, l'âme du lecteur demande les édifices du champ romanesque. Il est absolument nécessaire que l'on nous en dise davantage. Peruz choisit de se taire.

Dans la nuit, un petit bruit étouffé suggérant la chute d'un objet plutôt mou et dense me met aux aguets. J'allume. Au milieu de la pièce, un scorpion jaunâtre se crispe par terre. Je me crispe à mon tour. Je quitte la moustiquaire, j'inspire, je vise, je concentre le coup et je l'écrase à distance du plat de ma sandale. Le lendemain, dévoré par les blattes, je le pense, son cadavre avait disparu.

*Plus tard 3 – Le Jardin du Luxembourg*

Vue à travers le haut grillage du Jardin de Luxembourg que je longeais en l'approchant, comme à travers un voile stroboscopique qui marquait d'in vraisemblable l'approche et son sens,

pâle sous un pâle maquillage marquant d'un brun évanescent la noble hauteur de ses pommettes,

étrangement perceptible sous son large manteau noir,

inclinée sur un livre selon un angle subtil, légèrement torsadé, son buste plus effilé que jamais,

elle aurait pu être une autre

mon élan douloureusement contenu prit du mou devant ce point et cette ligne de chair, se liquéfia face à l'incertitude du combat que se livraient sous mon nez les titans du sombre et du clair

éperdu dans ma nébuleuse de timidité, de ténacité absurde, de consommation, je pris un moment devant la silhouette voilée et palpitante, au centre de l'impossible.

C'est à ces jeux-là que j'abandonne l'analyse, que j'ignore les pronostiques, que j'exalte l'improbable, que je m'abandonne aux odeurs.

Nous zigzaguâmes pendant des heures de par la cité bleuâtre ponctuée de repères anciens ; avec le soir, nous prîmes pied dans un restaurant familial de notre quartier.

Vers minuit, nous nous séparâmes devant la porte que je n'allais peut-être jamais franchir de son nouvel immeuble, à moins de trois cents mètres de l'appartement que nous partagions encore trois mois auparavant

Je repris la marche balayé par le souffle d'un cauchemar venant du fond des temps.

## *12 Santo Domingo de los Colorados*

Je n'ai pas oublié Isabela de Caluma, mais à Santo Domingo de los Colorados j'ai fait une rencontre au-delà du mystère.

Il pleuvait comme probablement tous les soirs. Les rues n'étaient que des flaques d'eau. Dans le crépuscule et la chaleur tiède, la ville, telle un grand marché ouvert, dégorgeait une pauvreté sombre et joyeuse à la fois. Flâneurs, commerçants, paysans, couples en bas âge, parfois blonds et souvent roux, indiens et hispaniques, noirs aux traits fins et aux yeux en amande d'une race inconnue en Europe, cireurs de tout âge, débordent le lit des rues dont l'asphalte crevassé, les cailloux ou la terre battue regorgent de l'eau du soir. Ces rivières bordées de maisons d'un ou deux étages scintillent dans l'éclat d'enseignes multicolores ou dans la lueur chétive d'ampoules jaunes surélevées de deux ou trois mètres à peine. C'est davantage la syntaxe étrange des choses que les choses elles-mêmes qui me pénètrent sous la pluie tropicale. Car ces choses hautes en couleurs, aux harmonies vibrantes, engendrent une syntaxe ahurie et pulsative.

La fantaisie des choses et des syntaxes, je l'ai trouvée partout, à Westfield, N.J., comme à Venise ou à Hambourg (où je n'ai pas été), à Tel Aviv, à Bruges ou à Ouarzazate, à Poitiers ou ailleurs. Pour sûr, chaque lieu est étrange, le monde en général, nous-mêmes. C'est l'étrangeté générale. Mais celle de Santo Domingo de los Colorados est bien au-delà du rêve fellinien, des khans et

des souks, des *mahalas* du monde qu'évoquent les villes d'Ecuador. Le soir recouvre la ville.

Depuis l'hôtel *Siesta*, où j'ai garé la Suzuki et laissé mes affaires, tout le long de cette balade imaginaire au cœur de l'irréel, parsemant d'éclats précieux la foule dense, j'ai rencontré le regard des femmes, ou plutôt, maintenant que j'y pense, des filles et des fillettes ; un regard d'une élégance puérile, souvent tendre, une invitation rieuse. Je ne pense pas que ce soit l'espagnol qui m'interdise de donner libre cour au fil du désir – je suis un passager, un voyageur, mon esprit est ailleurs, tressé autrement –, mais l'espagnol y est pour quelque chose. Les touristes sont absents à Santo Domingo. Je suis seul à contempler l'air raréfié, multicolore de l'agitation exubérante. Sur un terrain de fortune au coin d'un carrefour pris en étau par la foule, de part et d'autre d'un filet flasque, des Equatoriens ruisselants jouent leur match de volley-ball quotidien. Ils portent des shorts ou des pantalons avachis, sont pieds et torsos nus, ou alors vêtus de chemises déboutonnées et trempées et chaussés d'escarpins éculées. La chaleur vibre même sous la pluie qui tombe averse maintenant. Plus tard, détrempés et bienheureux, je les vois se disperser. Seuls ou par petits groupes ils se fondent dans la multitude qui les porte vers leurs antres miraculeuses. Ainsi la nuit tombe.

Je mangeais dans un fast-food local qui ne servait que du poulet, un entrepôt sordide ouvert sur la rue, vaste et vide, peinturluré d'un bleu huileux sinistre. La nuit était d'un bleu royal émaillé de jaune, des rivières de pluie sillonnaient bouillonnantes la voie en terre battue. L'eau,

l'air et la terre se fondaient dans la chaleur glorieuse. De temps à autre, les hommes aux torses dénudés passaient devant les piliers en béton qui me séparaient du trottoir, seul client dans la rangée de tables le long de la façade. Quelques trois ou quatre indigènes apathiques, dispersés dans les deux rangées intérieures, s'envoyaient de gros morceaux de poulet et des rasées de frites. Dans l'embrasure d'une des trois voûtes rectangulaires, sous la corniche étroite, entre pluie et abri, après une lourde journée, venait de s'asseoir sur sa caisse en bois brut clouée à la petite fortune, un cireur de dix ans, tendre et superbe – indien, espagnol, un mélange, je ne sais. Il a marqué un temps, comme s'il accomplissait le timide devoir de n'ignorer aucun client, même improbable, a mis un genou à terre, a fait émerger – de sa boîte, j'imagine – un morceau de poulet et, en le tenant de ses deux mains noircies de cire jusqu'au poignet, s'est mis à le manger dans un globe de silence et une position indécise, un coude appuyé sur son misérable caisson. A cet instant, comme dans les fables ou, peut-être, dans les *Misérables*, un jeunot empâté de dix-huit ans au plus lui a présenté son Nike noir contrefait, éclaboussé de boue. Gracieusement et avec une célérité professionnelle, le jeune cireur a sorti un bout de papier brun de sa boîte de fortune, a enveloppé le morceau de poulet, l'a troqué contre deux brosses et de la cire noire et a entrepris son travail avec une affection de biche aux yeux noirs remplis de crainte et de candeur. Il était beau. Ses traits d'une grande finesse m'ont inspiré l'image fugitive de sa noble présence parmi l'élite d'esprits à Cambridge ou en autre haut lieu de la pensée. J'aurais



aimé le voir apprendre. Etre un spectateur de sa fougue.  
Les choses sont et j'ailleurs.

Cependant, une bande de quatre fillettes, traversèrent de biais la rue sous la pluie battante. Il y en avait deux de sept ou huit ans, indiennes, je le pense, et deux d'environ onze douze ans dont une noire. Quant à l'autre, l'autre précisément, elle venait d'au-delà du mystère. C'était une fille mince, ciselée avec grâce, souple et chaude... Sa peau était mate, ses iris noirs brillaient sur le blanc intense de ses yeux dont le regard pur, en retrait, avait cette précieuse et unique particularité de s'évaser généreusement à la fois vers le monde extérieur et vers sa douce intimité, tel un entonnoir bicéphale de l'esprit. Elle était pieds nus comme les trois autres. De beaux pieds oblongs dont les ongles gardaient un reste de vernis rouge.

Elles venaient mendier. Elles mendiaient de la nourriture. Le *pollo con frites*, ou plutôt ce qu'il m'en restait, ou alors seulement les frites, ou les os. Les deux petites (peut-être y avait-il un garçon) formaient l'avant-garde, seules à franchir la limite entre le trottoir et la première rangée de tables où j'étais toujours le seul client. Elles pointaient leur index vers le tas d'os qui remplissaient mon assiette, certaines de ne pouvoir essuyer un refus devant une si humble requête.

C'est alors que nos regards se croisèrent dans une lente valse muette d'indécisions. Sans hâte, elle a fait un quart de tour sur elle-même et s'est rabattue discrète sous la corniche étroite derrière l'un des piliers, face à la rue. Je ne voyais qu'une mince tranche de son profil de trois-quarts. Sa compagne, la noire, plus en retrait, sous la pluie,

m'implorait du regard en fixant mon assiette. Les deux autres fillettes, suspendues maintenant au bord de ma table, s'acharnaient à pointer vers les os. J'ai donné à l'une ce qui restait du poulet. A tant de générosité, elles ont enchaîné en pointant vers les frites. Elles en ont fait deux tas qu'elles ont enveloppés dans les serviettes minuscules en papier brun qui se trouvaient à discrétion sur chaque table, faute de couteaux. Depuis la rue, le regard suppliant de la noire restait posé sur les os. Les fillettes s'y mirent aussi. J'ai refusé. Elles s'en sont emparées quelques minutes plus tard quand j'ai quitté la table.

Parfois, elle basculait légèrement son torse dans l'embrasure de l'arche pour effleurer la scène. Je me suis levé, je l'ai approchée et, par timidité, en m'adressant davantage à la noire, je leur ai fait signe d'attendre. Pour un moment j'ai craint de ne pas m'être fait comprendre. J'ai payé le prix de deux *medio pollo* à la patronne-caissière, une femelle placide digne d'une cantatrice chauve renfermée dans une caisse avec trois parois en verre où elle mangeait son poulet en regardant le mur. Avec les tickets-caisse, j'ai traversé la longue salle vers le comptoir derrière lequel deux cuisiniers plongeaient les bestioles glabres dans l'huile bouillante.

Pendant que les poulets friraient, comme dans un rêve galvanisé de panique, je suis revenu pour m'assurer qu'elles m'attendaient toujours. La noire avait déjà déversé les os de mon assiette dans un sac en plastique. Tendus et muets, je leur ai fait des signes de ne pas bouger. J'ai enfin récupéré les deux *medio-pollos con frites* que je leur ai porté en deux sacs rugueux en papier brun. Elles m'ont remercié, mais je n'ai vu que son regard furtif mais

profond, heureux et rieur, chargé d'une tendresse retenue pour ne pas blesser celui qui ne saurait la recevoir. C'était ce qu'avait à offrir la plus belle fille aux pieds nus, reine de Santo Domingo, éclat sans pareil jailli de la cordillère des Andes. L'instant d'après les quatre filles avaient disparu, la rue était vide, le rêve dissipé.

C'est ainsi que Théophil Gautier, décrit Clarimonde, la morte amoureuse (et parente de Dracula) dans sa nouvelle homonyme :

*"... elle semblait éclairée d'elle-même et donner le jour plutôt que le recevoir... Oh, comme elle était belle ! Les plus grands peintres, lorsque, poursuivant dans le ciel la beauté idéale, ils ont rapporté sur la terre le divin portrait de la Madone, n'approchent même pas de cette fabuleuse réalité. Ni les vers du poète ni la palette du peintre n'en peuvent donner une idée. Elle était assez grande avec une taille et un port de déesse ; ces cheveux, d'un blond roux, se séparaient sur le haut de sa tête et coulaient sur ses tempes comme deux fleuves d'or ; on aurait dit une reine avec son diadème ; son front d'une blancheur bleuâtre et transparente, s'étendait large et serein sur les arcs de deux cils presque bruns, singularité qui ajoutait encore à l'effet de prunelles vert de mer d'une vivacité et d'un éclat insoutenable. Quels yeux ! avec un éclair ils décidaient de la destinée d'un*

*homme ; ils avaient une vie, une limpidité, une ardeur, une humidité brillante que je n'ai jamais vues à un oeil humain ; il s'en échappait des rayons pareils à des flèches... Des dents du plus bel orient scintillaient dans son rouge sourire, et des petites fossettes se creusaient à chaque inflexion de sa bouche dans le satin rose de ses adorables joues. Pour son nez, il était d'une finesse et d'une fierté toute royale, et décelait la plus noble origine. Des luisants d'agate jouaient sur la peau unie et lustrée de ses épaules à demi découvertes, et des rangs de grosses perles blondes, d'un ton presque semblable à son cou, lui descendaient sur la poitrine. De temps en temps elle redressait sa tête avec un mouvement onduleux de couleuvre ou de paon qui se rengorge, et imprimait un léger frisson à la haute fraise brodée à jour qui l'entourait comme un treillis d'argent.*

*Elle portait une robe de velours nacarat, et de ses larges manches doublées d'hermine sortaient des mains patriciennes d'une délicatesse infinie, aux doigts longs et potelés, et d'une si idéale transparence qu'ils laissaient passer le jour comme ceux de l'Aurore.*

*Tous ces détails me sont encore aussi présents que s'ils dataient d'hier, et, quoique je fusse dans un trouble extrême rien ne m'échappait : la plus légère nuance, le petit point noir au coin du menton, l'imperceptible*

*duvet aux commissures des lèvres, le velouté du front, l'ombre tremblante des cils sur les joues, je saisissais tout avec une lucidité étonnante.*

*'Si tu veux être à moi [disait-elle], je te ferai plus heureux que Dieu lui-même dans son paradis ; les anges te jalouseront. Déchire ce funèbre linceul où tu vas t'envelopper ; je suis la beauté, je suis la jeunesse, je suis la vie ; viens à moi, nous serons l'amour. Que pourrait t'offrir Jehova pour compensation ? Notre existence coulera comme un rêve et ne sera qu'un baiser éternel.*

*'Répands le vin de ce calice et tu es libre. Je t'amènerai vers les îles inconnues ; tu dormiras sur mon sein, dans un lit en or massif et sous un pavillon en argent ; car je t'aime et je veux te prendre à ton Dieu, devant qui tant de nobles coeurs répandent des flots d'amour qui n'arrivent pas jusqu'à lui.'"*

Le jeune cireur qui avait suivi l'épisode de son beau regard humide et discret – ce qu'il en a vu je ne le sais –, s'est avancé de quelques pas pour m'intimer, humble mais résolu, son droit à une part de poulet aussi. J'ai d'abord refusé, porté par la pulsion de ne pas nourrir toute l'indigence locale. Il a réagi comme devant une triste et inexplicable injustice qu'il était prêt à admettre pour peu que je m'obstinasse dans le refus. Je lui ai acheté un quart de poulet. Ainsi vont les choses. Lui aussi m'a offert un "Gracias" enchanté.

J'ai fini ma bière debout en regardant la nuit, la pluie et la rue déserte, archipel de flaques dans la chaleur idéale de Santo Domingo, un soir de Janvier...

...J'ai traversé les myriades de collines tropicales, larges mamelons à la peau végétale piquée avec une subtile économie de palmiers effilés et flamboyants se perdant à l'horizon dans une brume pâle et tiède, j'ai traversé pluies et éclaircies radieuses parmi des bananiers et arbustes tachetés de vives couleurs, petites villes et villages toujours embellis de jeunes filles resplendissantes disséminées dans les rues, dans les marchés pouilleux et grouillants ou sur la douce rondeur d'un coteau au bord de la route. J'ai ralenti ma course pour contourner des ânes immobiles au milieu du chemin, des vaches à longues cornes, des buffles aux petites têtes monacales et à l'échine ondulée, j'ai parfois traversé des rivières et croisé des cascades.

Demain je regagnerai Quito par les sommets des Andes.

*Plus tard 4 – Souvenirs*

Ô, Maelström majestueux des choses, Ô, quantique fabulatrice des tristesses et lumières – improbables configurations, épopées d'étonnements, fleuves de poème –, Ô, tournures de l'esprit, carnation éternelle, masses infinies des choses sans masse.

Après plus de six ans de silence, je reçois un soir la visite surprise de V. accompagnée de Joris, son fils de cinq ans et demi. Je l'avais connue quand elle n'avait que dix-neuf ans et je l'avais aimée pendant les cinq dernières années de ma jeunesse tardive d'adulte au tournant de la trentaine. Ce fut une époque, un décor dont la trace scintille encore parmi les débris de la phase qui l'a suivie, celle d'une désillusion finale sous les nuages sombres des tempêtes désespérantes, la phase K. dont V. fut la préfiguration miraculeuse.

Ô, tempêtes des choses, Ô, courants majeurs qui déplacez la masse de l'imprévisible et de l'hallucination, quel est le sens de cette rencontre ? Que dois-je voir dans l'aisance et la justesse savante avec lesquelles cette femme – autrefois obnubilée par elle-même et par la transparence de l'air – se penche sur son fils ? N'est-il pas étrange de revivre son regard parfois insaisissable, son visage aux traits plus nuancés, plus élégants que par le passé, mais fondamentalement le même, aussi rieur et sans subterfuges qu'il y a une décade, si ce n'est, peut-être, le refuge universel du passé, présent et futur superposés et transparents ?

J'ai convié mon frère, témoin fidèle de ces tournures des choses et nous dînons tous les quatre à la maison. Dans les limbes de l'invraisemblable, nous passons une soirée impalpable. Mais je l'ai serrée dans mes bras – celle que j'avais appelée pendant des années ma dernière femme –, j'ai serré Joris dans mes bras – quelle chose, quelle mystère – et la chaleur de nos corps a rempli les volumes invisibles.

\*\*\*

Il y a une dizaine d'années, alors que je survolais les sommets des amours avec V., j'ai su, ou cru savoir – suite à une analyse serrée de ma trajectoire amoureuse vieille à l'époque de plus d'un quart de siècle – que j'étais en train d'aimer ma dernière femme. Une femme-fille s'étant matérialisée comme l'antithèse de la femme qui l'avait précédée et qui, de beaucoup mon aînée, m'avait appris à elle seule plus que toute autre. L'on m'a tenu rigueur quand, deux ou trois ans plus tard, à peine sorti du deuil de la séparation d'avec V., j'ai plongé tête en avant dans le non moins mémorable amour de K. Personne n'a voulu entendre la raison des choses que je disais tout haut. K. n'était qu'une transfiguration de V., son écho qui s'était fait chair et qui, dans cet univers enragé de chimères, vivait sa vie, bourgeonnait dans mon âme avec une puissance maléfique, rendait ma course contre la montre aussi essentielle que toujours, mais plus désespérée que jamais.



Le temps. V., la source de la fin, s'était estompée dans les brumes. K. était la voûte du palais. C'était un grand palais. C'était une lourde voûte. Le pays où nous vivions était secoué par d'énormes tremblements de terre. Sans crier gare, des cataclysmes majeurs s'abattaient du ciel bleu. A travers les déchirures passagères des nuages, les rayons d'un soleil bombé et le velouté des nuits roulaient sur nos formes côté chair, côté poil.

Mes talents d'architecte, ou alors d'ingénieur, s'avèrent bien médiocres. Etais-je peut-être, tout simplement, un commanditaire au-delà de ses moyens. Les forces de la nature eurent raison de l'édifice. Ses murs commencèrent à se fissurer. Sa voûte, attaquée par les vents féroces qui s'infiltraient sous les portes et s'élançaient en zigzag à travers les lézardes, perdit tristement son éclat. Des plantes sauvages, lichens, buissons épineux et ardents, ronces et fleurs de sang envahirent le sol crevassé et s'accrochèrent à la charpente.

Au terme d'un long moment – nombreux étaient ceux qui, à force d'attendre l'issue inévitable, avaient oublié qu'elle l'était –, toute cette décrépitude s'empara soudainement du palais, comme si l'effervescence de la désagrégation avait été préparée par une longue fermentation contenue. Cela devait se passer, et cela se passa, négation sans pitié du miracle. Le palais s'effondra.

Quatre mois plus tard, V., la source de cette fin, fait son apparition parmi ces ruines fumantes aux couleurs d'automne. Emergeant des mêmes brumes que celles où elle s'était dissoute et qui ont perdu depuis leur sens, elle est aussi inattendue que le miracle qui n'a pas eu lieu et

dont le spectre gît encore parmi les cendres et la poussière. Quel est ce mystère ? Qui me transmet quoi ? Comment savoir le sens de la poursuite quand la gravité du temps est dissoute ? Comment vivre une chose qui se présente sous forme de symbole, tel le sphinx au bout du chemin ? Oui, quel est le sort de celui qui ne connaît pas la réponse ? Peut-on passer – tous les sphinx sont des brumes – comme si de rien n'était, laisser ce temps sans gravité trouver la sage réponse ? Passer ?

\*\*\*

Je ne sais. Bizarre. J'ai offert à Joris ma boussole. Une boussole de professionnel que l'on m'avait offerte. Je crois me souvenir que, perdu dans un labyrinthe, pour s'en sortir il faut toujours tourner dans le même sens. Il en existe, me semble-t-il, une preuve formelle. Mais où est la gauche, où est la droite ? Le temps sans gravité n'a pas de sens. Voilà donc, il faut que je retrouve sa masse. Il faut que j'attrape une flèche qui pointe dans le temps. Il faut que ce soit une flèche lancée par un archer dont je ne puisse douter. Un archer ?

De son côté, V. m'écrit :

*"Grande émotion. Tout ce qu'il y a de plus indescriptible..."*

*De son côté Joris dort avec sa boussole pour être capable de retrouver son lit au cas*

*où il tomberait sur ses cauchemars. Et a déjà remarqué une légère déviation vers l'ouest de son école par rapport au matin précédent."*

### *13 Retour à Quito*

...Les sommets des Andes sont sillonnées de vallées profondes que lèchent des nuages taciturnes, la végétation devient rugueuse, d'un vert foncé qu'illumine ça et là des buissons à feuillage cramoisi. Une fraîcheur printanière morose remplace en quelques kilomètres la chaleur tropicale. La vallée de Quito s'ouvre vaste, sans beauté, recouverte de broussailles poussiéreuses, infestée de la fumée irrespirable des autobus rugissants, des camions et camionnettes, des taxis et de petites voitures de tourisme délabrées et pétaradantes.

J'ai rendu la Suzuki et me voici, pour une nuit, au *Gran Casino Internacional*, un hôtel modeste au centre de la vieille ville pouilleuse et lieu de rencontre des touristes, jeunes, germanisants pour la plupart, au regard mou et sans appel. Objectif Galápagos.

Je traîne sans âme sur la place de l'hôtel. J'y achète trois cassettes de musique indienne traditionnelle que je n'écouterai jamais. Des lambeaux de lumbago me meurtrissent encore les reins. Je ne connais en ce moment aucune femme qui pourrait me rêver. Il y en a eu. L'autre nuit, à San Clemente, j'ai rêvé de K.. Deux moustiques qui avaient pénétré le dôme de la moustiquaire m'ont torturé jusqu'à leur mort. J'ai eu un réveil au goût amer. Je ne me souviens que d'une seule fois où la tendresse, le désir, la confiance d'une femme se sont manifestés aussi spontanément, aussi ouvertement que dans le *Juda de Léonard*. C'était il y a vingt ans, dans un train bondé de

petit peuple, allant de Timisoara à Bucarest. J'avais dix-neuf ans, j'arrivais par auto-stop et par train depuis Paris et, au bout de deux jours de voyage, d'une nuit blanche dans les rues de Belgrade, et d'une multitude d'aventures mémorables, je dormais debout écrasé de fatigue parmi les paysans et les ouvriers de la Roumanie profonde. Je fus éveillé par une caresse. Une jeune fille m'offrait sa place assise. Nous nous sommes retrouvés plus tard au bout du wagon et nous avons échangés des bribes de nos vies. Nous nous sommes aimés profondément le temps de ce voyage, son amour à elle était le même que celui de Niccola, sa confiance absolue. Nous avons même envisagés de nous retrouver à Paris, plan chevaleresque et téméraire par ces temps-là où son pays était mené par un tyran écervelé et psychopathe. Deux ou trois mois plus tard j'ai reçu sa première et dernière lettre à laquelle je n'ai pas répondu. Dans l'enveloppe il y avait un mouchoir en tissu blanc brodé de nos initiales. Ce mouchoir je l'ai gardé pendant des années. C'est la seule fois où la tendresse, le désir, la confiance d'une femme se sont manifestés aussi spontanément, aussi ouvertement. Comment se fait-il ?

La chambre que j'occupe au Gran Casino InternacionaI fait trois mètres et demi sur trois, ses murs sont d'un bleu sale, le plancher est recouvert d'une moquette de la pire espèce, brune et élimée, le lit d'une personne est dans un bois vulgaire peint en marron rougeâtre, de même que la table de nuit naine et qu'une sorte d'alcôve-garde-robe sans portes d'une laideur convenue. Fixé au plafond, un tube de néon offre le seul éclairage électrique. D'une propreté douteuse, la salle de bains est dépourvue de savon, de serviettes et de papier de

toilette. Tout cela vaut les 5 000 sucres la nuit. Ce vide indifférent me sert de fond pour l'histoire de Clarimonde, la morte amoureuse et vice-versa. Un voyage arbitrairement sous le signe du vampirisme.

Ce soir, dans le restaurant de l'hôtel, j'ai rencontré Chuck et Melisa, frère et soeur, jeunes bostoniens qui seront parmi les compagnons de voyage dans le tour des Galápagos.

Le lendemain, sur l'aéroport de Quito, j'ai acheté le premier briquet en douze ans.

\*\*\*

Il y a douze ans, je quittais Paris, la France et V. pour un séjour d'un an à San Francisco. C'était un séjour scientifique, planifié depuis un an et que je n'avais pas le loisir d'ajourner au gré des événements. V., que j'avais rencontrée quelques mois après avoir décidé ce voyage, s'était vue refuser le visa américain et mon départ fut une déchirure comme j'en avais déjà connues, mais qui marquait, je ne l'ai su qu'il y a quatre mois, le début d'une longue et dernière étape de ma vie amoureuse telle qu'elle s'était déclenchée quand j'avais six ans.

J'étais convaincu de pouvoir, une fois à San Francisco, infléchir la décision de l'ambassade américaine à Paris. Sous l'onde de choc de cette rupture, au sens propre, V. a dérivée quelques jours en Touraine, son pays natal, pour se retrouver comme par enchantement à Venise

dans les brumes des doges et des palais. Blanche et spectrale, d'une beauté dont l'illustre cité, en grande connaisseuse, devait chanter silencieusement l'éloge, fine comme une herbe, jeune, envolée et souffrante d'amour, elle s'est faite accepter par un maître vénitien qui l'a initiée à la fabrication des masques de la Commedia del Arte.

Ce fragment de son histoire, plus sinueux, plus énigmatique que je ne le décriis et que je ne le pensais à l'époque, je l'avais reconstruit imparfaitement en recoupant les bribes d'information qui me parvenaient de Paris. Les lettres de V., pour une raison que j'ai maintenant oubliée, ne me sont parvenues que plus tard.

Cependant, souffrant de mon côté, je faisais les premiers pas hallucinés dans la resplendissante San Francisco et je commençais l'apprentissage de la non moins belle âme de mon futur ami, CWT. Dans ma poche, mon briquet parallélépipédique, noir, massif et patiné, ne me quittait jamais. C'était une présence réconfortante et symbolique. Un Ronson. Son importance n'était pas tant liée à son origine, qui ne m'était pas indifférente, qu'à sa rareté (je n'en ai jamais vu de pareil), à ses proportions en or, à sa patine gage de longévité et au fait qu'il fut, peu de temps avant mon départ, la source d'une drôle de discorde.

Je fréquentais à l'époque, plus ou moins envoûté, une superbe femme portée par le snobisme et par des aspirations éthérées qu'elle n'allait jamais pouvoir satisfaire. C'était une rareté, relique d'un autre siècle, habituée à fréquenter le plus beau monde parisien tout en se retrouvant, depuis la séparation d'avec son illustre mari, seule et sans ressources en son appartement vaste et vide, derrière le Luxembourg. Cette belle dame avait un faible

pour mon briquet qu'elle désirait avant tout. Le fait de devoir le lui refuser à chacune de nos rencontres, avait usé mon assurance, soulevé quelques problèmes existentiels et fini par fissurer l'incertaine amitié que je lui portais. C'est ce briquet précisément que je perdis dans le sable de l'immense plage de San Francisco, le premier week-end de mon séjour.

CWT m'y avait amené pour notre première flânerie. Un jour de Novembre ensoleillé et tiède, une brise fraîche, l'océan turbulent, des san-franciscains éparses, blonds et sportifs, mon vague à l'âme, des bribes de dialogue dont je ne garde aucun souvenir, des cigarettes que le vent rendait incandescentes. A une dizaine de mètres, un gamin construisait son château de sable.

Au bout d'un moment, saisis par la fraîcheur, nous nous sommes dirigés le long de la plage vers le seul et luxueux café qui surplombait la mer à quelques huit cents mètres plus au nord. C'est en voulant allumer ma première cigarette au chaud, que je réalisai la perte de mon talisman métallique, noir et ardent. L'angoisse fut immédiate. Le mauvais augure était trop évident. Il me le fallait à tout prix pour empêcher, par magie, que ce long séjour d'arrachement ne dégringole dans le cauchemar. Il me fallait V. et ma chance de la retrouver semblait tenir à ce briquet-talisman qui alourdissait ma poche gauche depuis plusieurs années.

Je donnai libre cours à une agitation irrépressible et je m'apprêtai à courir à sa recherche quand CWT me caressa de sa voix posée qui déployait les mots avec une reconfortante intelligence. Il disait, en substance, que rien ne pressait car personne n'allait trouver un tel objet sur la



vaste plage sans le chercher expressément. Les citadins étaient rares et les chances qu'on lui marcha dessus étaient minces. Je l'ai écouté mais je n'étais pas prêt à l'entendre. Au bout d'une vingtaine de minutes je l'ai entraîné sous les nuages sombres et sous le vent levé fouiner dans le sable.

Quels ne furent mon étonnement et ma détresse quand, au bout de quelques pas, je vis CWT me devancer en marchant à vive allure alors que, méthodiquement mais sans espoir, je m'acharnais à retracer notre chemin de tout à l'heure tout en furetant des yeux la vaste masse de sable. Quelques minutes plus tard, CWT avait une avance d'une centaine de mètres et je pouvais le voir regarder partout ailleurs sauf vers le sol.

Alors que je recherchais méthodiquement sans méthode, les choses de l'esprit s'emballèrent d'un coup, comme un tourbillon, et m'apportèrent la réponse : je savais où était mon briquet. Je levai la tête en même temps que le bras pour faire signe à CWT. Il était tout petit à plus d'une centaine de mètres, me faisait face et balançait au bout de son bras levé le briquet. Un énorme sourire acheva ma quête. CWT s'était laissé porter par un calcul évident. Moi, j'avais mis un temps pour mettre en place la même équation. Le château de sable. Le seul repère dans l'immensité de la plage. L'endroit le plus probable où j'aurais pu laisser glisser le briquet. Il était là. CWT s'annonçait un superbe maître à penser et V. ne pouvait que me rejoindre. Les cieux étaient favorables.

Ils le furent. Pour un moment. V. est arrivée deux jours avant Noël, tard dans la nuit, dans une salle désertée de l'aéroport de San Francisco. Fine comme une herbe, pâle comme la soif, souffrante d'amour, de bonheur. Nous

avons escaladé cette nuit-là le sommet le plus éthéré de notre fougue.

Six mois plus tard, les vallées autour des grands massifs amoureux s'annonçaient grisâtres, inondées de pressentiments incertains. Sous le grand soleil de la Floride, dans le sable blanc et chaud des plages de Sarasota, j'ai perdu mon briquet pour de bon. L'augure a tenu son pari. Peu de temps après, notre histoire avait pris les chemins qui se perdent dans les brousses et les marais. Je n'ai plus jamais acheté de briquet. J'ai souhaité et espéré pendant des années que K. m'en offrît un. Elle ne m'en a pas offert. J'ai alors acheté mon premier Bic douze ans plus tard, sur l'aéroport de Quito, en route vers le Galápagos.

\*\*\*

*14 Galápagos, 1<sup>re</sup> nuit. Baltra, Puerto Ayora*

Ce n'est pas un temps pour rire, ce n'est pas un temps pour pleurer. Nous sommes à Galápagos. Ni silence, ni luxure, ni grands cris, ni abstinence. Les jambes des filles sont tellement chaudes, en ébène. C'est le temps du tour. Alphonse, notre guide, Mario, le capitaine, Castro, le marin, et Ramirez, le cuisinier. Et puis, notre groupe de huit. Chuck et Melisa, les riches étudiants bostoniens, frère et soeur, Philippe et Véronique et Gilles et Agnès, deux couples parisiens – les filles dans la pub, les garçons, ingénieur de vente et documentaliste –, Barry,

l'anglais – sorte de technicien dans une petite boîte à Oxford –, et moi-même, de loin le plus âgé. L'atmosphère est neutre et cordiale ; nous partageons tous le léger frisson des aventures à venir. Amarré dans la baie de Puerto Ayora, notre petit bateau, le *San Antonio* – environ seize mètres sur quatre –, clapote sur les vagues. Il fait chaud, la clarté passagère du soir qui tombe barde le ciel bas et lourd, nous tâtons une légende.

L'arrivée aux Galápagos se fait à Baltra, petite île déserte où se trouve le seul aéroport de l'archipel. A moins de s'embarquer aussitôt pour démarrer la croisière – ce qui ne fut pas notre cas –, l'unique façon de faire est de gagner Puerto Ayora, l'unique agglomération et refuge des touristes dont l'excitation primale se fond rapidement dans sa torpeur tropicale.

Puerto Ayora se trouve sur l'île Santa Cruz que l'on gagne en traversant en bac l'étroit canal qui la sépare de Baltra. Il faut ensuite la traverser du nord au sud sur une petite vingtaine de kilomètres. Le chemin se fait en bus sur une piste cahoteuse qui traverse, pour sa première moitié, un terrain désolé et rocailleux, couvert d'arbres chauves d'aspect calciné, asséchés par la mort – je l'ai appris plus tard, des *palos santos* qui bourgeonneront en peu de temps –, et pour sa deuxième, une végétation luxuriante que l'on se plaît à espérer dans ces parties du monde. Au bout de deux heures, Puerto Ayora s'ouvre à la vue comme une mangue.

C'est une toute petite ville pittoresque et touristique dont les rues, aux larges pavés gris recouverts d'une poussière volcanique cramoisie, débordent d'arbres et

d'arbustes fleuris. Ils cachent ça et là de petits hôtels, des restaurants et des boutiques de souvenirs. L'eau verte-laitieuse de sa charmante baie se plaît à faire ondoyer, nonchalante, une vingtaine d'embarcations de taille modeste. Les nuages lourds qui passent, la nuit, la brève pluie torrentielle n'entament en rien la chaleur intense. Nous sommes à l'affût de sensations nouvelles. Nous y sommes.

#### *15 Galápagos 2<sup>me</sup> nuit. Santa Fé*

Vers trois heures du matin les moteurs se mettent en branle. Le vacarme est brutal et nous arrache tous à un sommeil lourd, immergé dans la chaleur suffocante et humide. Il se poursuit sourdement mais puissant jusqu'à l'aube.

Vers six heures j'émerge chancelant et je m'affale un moment sur le pont de proue. Le bateau dodeline ancré au large de Santa Fé. L'île a l'air d'avoir été dévastée par le feu. Ramirez nous sert le petit déjeuner à sept heures : oeufs, tranches de saucisson poilées, tartines de pain de mie grillées, fromage maigre et caoutchouteux qui rappelle la mozzarella, morceaux d'une papaye immangeable, margarine, café, thé. Nous sommes entourés de lions de mer. Deux montent dans la barque que nous remorquons. Il y a des frégates et quelques pélicans.

Nous débarquons parmi les otaries sur une plage de sable fin et blond. Ce premier contact direct semble satisfaire nos aspirations à l'aventure animale. Cactus centenaires hauts de plusieurs mètres, au tronc épais

d'aspect minéral, parsèment le chemin de rocaille volcanique rouge-ocre qui nous amène jusqu'au sommet de l'île, à trois cents mètres d'altitude. Objectif : traquer les iguanes. D'après Alphonse, notre guide, elles ont un faible pour ces plateaux broussilleux qui les nourrissent des raquettes épineuses arrachées aux oponces par les vents rebelles. On en croise quatre, d'assez grosse taille, jaunâtres et antédiluviennes. Arrêts, photos, etc. Un petit rat de Galápagos, des pigeons du même nom aux yeux cerclés d'anneaux vert-irisé, des oiseaux moqueurs, petits et noirs, aridité, rocaille rougeâtre, buissons dégarnis (*escalides*) et *palos santos* calcinés composent le milieu. De retour sur la plage, nous faisons trempette sous l'oeil rond, brun et humide des quelques otaries femelles et de leurs progénitures qui cessent, parfois, de prélasser leur masse gélatineuse sous le soleil total. Le seul mâle dominant en vue, le *bull*, nous contourne, l'air agressif, et nous charge deux fois sans conviction. Pour l'arrêter, il suffit de lui jeter du sable à la figure. Mon dos est recouvert d'une myriade de cloques de toute taille. Un faucon immobile dédaigne l'air du temps depuis un rocher noir.

Au large, une partie de scoubi-diving au-dessus d'un récif de corail gris répond à nos aspirations marines : petits poissons sans grand éclat, un gros requin immobile au fond d'une crevasse dans la masse de corail – Alphonse nous assure qu'il est inoffensif –, une énorme raie. Plus proche de la côte rocailleuse, nous replongeons pour une danse prévue avec les otaries. Leurs piqués vertigineux d'une élégance stupéfiante nous effleurent et soulèvent nos

coeurs avides d'aventure. Tout ceci fait partie du programme. Qu'importe.

De retour au bateau nous commençons par une douche tiède sur le pont et poursuivons avec un déjeuner composé d'une soupe de légumes, d'une salade de chou et de poulet-frites arrosés de Coca-Cola. Alors que le San Antonio met le cap sur *Plazza*, une île minuscule à trois heures de navigation, nous nous affalons tous les huit sur le pont supérieur sous le ciel gris. La couche fine des nuages laisse passer toute la puissance du soleil.

*Plazza* est une île plate, recouverte d'une chevelure rase de lichens déployés en dégradés sauvages de fauve et parsemée d'oponces rabougris sous les vents sans obstacles mais dont les raquettes épineuses sont ejolivées de fleurs d'un jaune cru éclatant. Le temps et le lieu sont propices pour une brève leçon sur la structure sociale des otaries.

Du côté des beaux territoires, sur les belles plages au sable doré, les quelques mâles dominants, les *winners*, se partagent les dizaines de femelles indolentes et leurs bébés à peine plus agités ; du côté des ghettos de l'enfer, au centre desséché de l'île, ou en haut des falaises qu'ils escaladent d'une reptation dodelinante au prix de leur vie, se trouvent les *losers*, adolescents rêvant de l'opulence des femelles et des sables blonds, ou vaincus et vieillards délaissés pour toujours. Alors que les winners se doivent de faire face aux prétentions quotidiennes des losers actifs, les uns comme les autres voués à la mort, les bienheureuses femelles, libres de choisir leur mâle, se pâment d'aise à l'orée des vagues. Toute cette lassitude

grasse, enveloppée dans une odeur incisive, acidulée, plus marquée chez les losers, tous ces couinements, tousotements, grognements, bâillements, éternuements éruptants, nous lassent et nous fatiguent. L'enthousiasme qui a marqué notre première rencontre avec ces pinnipèdes n'aura duré que quelques heures.

Nous retournons au bronzage collectif sur le pont supérieur et continuons jusqu'à tard dans l'après-midi avec une flânerie désemparé sur l'étroit bordé du pont. Nous dégustons un Nescafé et de petits gâteaux secs insipides en attendant le repas du soir pour lequel Ramirez a prévu un rôti de bœuf à la consistance de semelle cuit à l'extrême dans une sauce brune et épaisse où se noient du chou-fleur et du riz. Une "tomate d'arbre" servie façon Melba tient lieu de dessert. Quelques-uns la consomment. Pendant ce temps mes cloques s'éclatent.

Dans la soirée qui s'étire, nos esprits vacanciers regorgeant de soleil s'associent négligemment lors d'une causerie en Anglais autour du sort de la noble Angleterre face à l'agression insolente des U.S.A., colonie colonisatrice – sujet favori de Barry, le petit technicien d'Oxford –, de films récents et plus anciens – champ d'expertise que nous partageons tous –, de la pédophilie de Woodie Allen, des *Verity Shows*, de la télévision en général et de la publicité sur laquelle Véronique et Agnès nous proposent une vue de l'intérieur, de la tristesse sans bornes de Janos Bercovitch, lequel, le jour-même de son arrivée à Londres depuis sa Pologne natale auprès de son illustre frère Sir William Bercovitch – personnage en vue de la City qu'il n'avait pas vu depuis vingt ans d'exil

forcé – éprouve des regrets inconsolables d'avoir perdu les Indes (une de mes blagues favorites que j'ai placée sans qu'un à-propos l'exige), du dollar et du marque, autour de Bush, de Clinton et de Mitterrand lequel persiste à honorer Pétain chaque anniversaire de l'armistice, de la liberté de la presse, de Lady Di et de son prince Charles, du *Muppets Show*, d'Irangate, d'Oliver North, de l'affaire Green Peace, de la Somalie, de la Bosnie-Herzégovine qui n'enflamme l'enthousiasme de personne, des pingouins que nous réserve le lendemain, des voyages des uns et des autres...

Dix heure quinze du soir. Tout le monde à gagné les lits minuscules encastrés dans les cabines étouffantes et tout aussi minuscules. C'est, je crois, la première nuit sans nuages. Nous avons jeté l'ancre depuis un moment au milieu du bras de mer qui sépare Plaza de Santa Cruz. La mer est immobile. La voûte du ciel déverse ses trésors. Pièce maîtresse, la Voie Lactée la cingle de sa poussière d'argent sertie de gemmes. Droit au-dessus de la tête, un pâle opale brille de ses mille éclats. A environ un kilomètre vers l'est, un bateau de croisière ancré au large, réfléchit dans la profondeur mouvante les deux faibles lumières au sommet de ses mâts. Il me rappelle inévitablement le bateau d'un ancien rêve, tout éclairé au fond d'un précipice dans la nuit noire. Une brise paresseuse et chaude se lève irrégulièrement. Dans l'obscurité, les rivages lointains de l'isthme de mer divergent à l'infini vers l'est comme vers l'ouest pareillement aux âmes de Niccola et de la reine aux pieds nus de Santo Domingo.



*Plus tard 5 – Tard*

Ce soir, j'ai remarqué de belles femmes me regarder. Adalbert Stifter écrit :

*"Clarissa levait sans crainte son noble et charmant visage vers le solennel azur déployé entre les branches, d'où descendait à ses tendres joues colorées par le grand air un souffle plein de fraîcheur..." (Les Grands Bois)*

J'ai revu V. Nous avons vu une pièce assommante d'Ibsen, dîné quelque part à Saint Germain vers minuit, et sommes rentrés dans son petit appartement du quatorzième. Joris était chez sa grand-mère paternelle.

En peu de temps l'oxygène s'est fait rare, une sensation qui tient plutôt des grandes hauteurs que des atmosphères étouffantes des plaines. Un haut-le-corps au ralenti, un extrait concentré de soi qui se dilate et dont la pression contre la voûte du crâne, la glotte, les parois de la poitrine et l'auvent des épaules semble m'imprimer une poussée ascensionnelle qui n'est que mirage. L'esprit se cabre face à la masse immensurable d'incompréhension de ce qui nous arrive, du monde en général, et, pour ce qui me concerne, du fil de mon histoire tel qu'il se dessine sous mes yeux écarquillés, voilés par la démence d'enseignements ineffables dans ma syntaxe au seuil de la vétusté. Je n'arrive pas à dire. Je n'arrive pas à faire. Je ne sais plus le haut et le bas, la gauche et la droite, l'avant et l'après. Je n'ai pas de centre, je n'ai pas de pourtour.

Je l'approche alors que je m'en éloigne, je la connais, mais je ne sais point qui elle est, elle était une éternelle image du passé et elle éclôt dans le présent. Aucun de ses gestes ne contredit ses traits d'il y a dix ans, rien sur son visage n'est autre que ce qui a été, mais elle a vécu une éternité qui m'est étrangère. Nous ne savons pas, mais mon ignorance est, comme d'habitude, plus intense que celle de mes congénères.

Nous nous sommes approchés, mais l'air rare des hauteurs nous a coupé le souffle et la joie. J'allais franchir ces obstacles, non point pour atteindre un sommet – il n'y en avait pas –, mais en quête d'un nouveau bon sens. L'objectif était flou et nous le ressentions tous les deux. Une autre femme – j'en rêve – m'aurait kidnappé pour m'emporter dans les vallées érotiques.

(Surgie, elle aussi – il y a peu de jours –, d'un passé révolu mais plus proche, la très belle et brune S., bien que plus jeune que V., m'aurait kidnappé. Elle porte cette âme de l'orient qui sait s'élancer aux moments de repli. Je l'avais cherchée, trouvée et abandonnée pendant un de ces cataclysmes qui assiégeaient le palais dont K. était la clef de voûte.)

D'après ce que j'ai pu comprendre, V. vit depuis un an une relation régulière mais libre avec un homme de mon âge qui l'aime certainement – le message qu'il avait laissé sur le répondeur était tendre et timide –, et tout signe de mon passage devra être effacé. Je suis mal à l'aise, K. me vente et, il y a quelques jours, S. m'a rempli de chaleur. Tous ces éclatements de l'amour me sont contraires. C'est bien une partie de ma structure qui se volatilise.

Je l'ai approchée, mais je n'ai pas pu, ni su, ni voulu m'élancer vers elle. Alors elle m'a arrêté. C'était aussi bien. Ce n'était pas plus juste, plus limpide, ni moins juste ou moins limpide. Nous nous sommes regardés encore. Nous nous sommes enlacés. Et puis nous nous sommes regardés encore. Nous nous sommes donnés des baisers timides et retenus qui ne savaient pas se donner. Vers trois heures du matin j'ai enfourché un taxi et j'ai traversé Paris du sud vers le nord. C'était une Mercedes bleue.

### *16 Galápagos, 3<sup>me</sup> nuit*

Bain matinal auprès du bateau, petit déjeuner – le melon remplace la papaye –, prêts pour la suite. Vers six heures nous levons l'ancre, direction *Tortuga Negra*. Une heure plus tard, la barque nous fait pénétrer un espace aquatique immobile qui s'avance dans les terres par de larges voies et des canaux sinueux, silencieux, recouverts de mangrove. C'est la saison des amours des tortues de mer. Les grosses bêtes – certaines atteignent, paraît-il, 150 kg – enchaînent des danses lentes dans les eaux vertes. Leurs prises d'air marquent irrégulièrement le silence. Petits bancs de raies dorées, deux ou trois requins pensifs, hérons bleus et hérons de lave, ombrages dentelés de mangroves et le soleil implacable, objectifs qui zooment et déclics qui éclatent comme des ballons de savon, une frégate solitaire très haut dans le ciel, un serpent de mer, le clapotis des ondes et des tortues par dizaines qui y glissent.

Nous retournons au bateau vers neuf heures trente, plongeons à plusieurs reprises depuis le pont supérieur et repartons aussitôt pour *Rabida*, quatre heures de navigation et de flâne sous une chaleur intense.

Le ciel s'est voilé à nouveau. Le temps est imprévisible mais le bleu sans nuages est rare ici. La mer est calme et tiède, la chaleur ondule entre 25° et 35°. Les hypostases d'un célibataire tout frais rêvant d'une improbable ré-émergence du couple de ses cendres, par voie d'eau, de terre et d'air depuis son point de mire au

bout du monde font pâle figure à côté de l'image placide mais vigoureuse des deux jeunes couples parisiens. Ils sont sans prétentions, discrets mais ouverts, bons compagnons de voyage et, probablement, de travail. Les rivages d'îles lointaines s'estompent dans le vide léger et bleu. C'est le moment de la journée où seul le cuisinier s'active dans sa cuisine exiguë. Le San Antonio navigue en pilote automatique et nous avec lui. De l'autre côté du continent et de l'autre côté de l'autre océan, K. m'amarre à un vaste et incertain point de repère.

Aujourd'hui les Galápagos nous présentent tout juste un flamenco femelle et sa progéniture excentrées sur un terrain marécageux et des otaries – losers et winners, femelles et bébés – jusqu'à saturation. Alphonse, souriant, poursuit ses leçons d'histoire naturelle. A six heures trente nous jetons l'encre pour la nuit. Cette fois-ci nous avons du poulet en sauce, des spaghetti, des galettes de maïs et de la pastèque. Quelques tentatives d'engager un jeu de cartes échouent. A dix heures moins le quart tout le monde se retire.

La chaleur est infernale. Je me faufile hors de la cabine – Barry, avec qui je la partage, y reste immobile plongé dans ses rêves de sujet de la reine – avec un drap pour me couvrir et avec ma brave veste en daim noir dont je me sers comme oreiller. Je pique quatre coussins en mousse posés sur les banquettes de la salle à manger et je monte avec tout l'attirail la petite échelle métallique qui mène au pont supérieur. J'y étale les coussins, je plie ma veste en quatre sous la nuque, je me roule dans le drap et

je regarde le ciel. Je cherche davantage le sommeil que l'inspiration. Je ne trouve ni l'un ni l'autre. La grande chaleur de la cabine est remplacée par une brise agaçante du large. Je ne me rappelle plus. Le bateau tangue, la brise irrite mon épiderme sous le drap, vente les pavillons de mes oreilles, mes os cognent contre le bordage à travers les minces coussins, le ciel est voilé mais je me désintéresse des étoiles. La voûte du monde je la ramène dans ma cabine. Trempé de sueur je m'endors.

*17 Galápagos, 4<sup>me</sup> nuit*

Je me réveille à six heures moins vingt ravagé de sommeil et imbibé d'une fatigue moite. Une bande grisâtre éclaire à l'est le sombre du ciel. Mario, le capitaine, émerge barbouillé de rêves de marin. Ramirez, le cuisinier, déjà rafraîchi par le frais du matin, s'active dans la barque. Je comprends qu'ils se préparent pour la pêche. (Nous avons réclamé avec insistance un repas de poisson.) Je demande la permission de les accompagner. Ils me l'accordent. Mario tient la barre. C'est une pêche au leurre; l'appât, un poisson en métal à multiples segments, s'agite dans l'eau au bout d'une longue corde qui traîne derrière la barque. Nous longeons la côte à faible vitesse. Au bout d'un moment, Mario vire vers le large et accélère. A peine quelques minutes et Ramirez attrape un bébé barracuda, d'abord, et une sorte de thon nain aussitôt après. Il me propose de prendre sa place et je me faufile timidement dans l'âme du pêcheur. J'ai toujours eu un penchant pour la pêche. Je l'associe à un frémissement

prolongé, à un trouble enivrant et à une fierté enfantine lors de chaque prise. Mais je n'ai pas pêché plus de trois ou quatre fois. Aussi, suis-je un novice. D'où ma timidité, mais aussi une griserie inaltérée devant les eaux profondes, l'œil rivé sur la bête majestueuse que je m'apprête à attraper au beau milieu du Pacifique en compagnie de vrais marins. Mais je n'attrape rien. Nous sillonnons à pleine vitesse les vastes couloirs de mer parmi des dizaines d'îlots rocaillieux et noirs, à l'ombre de leurs côtes élevées ou suivant l'échine névralgique de ces grands espaces d'eau qui frémissent maintenant sous le premier rayon de soleil.

Le menu phénotypique du matin mélange des crabes aztèques striés de bleu et d'orange que les vagues brassent par milliers sur des coulées de lave, des iguanes noires toutes bêtes, des otaries à en vomir, des "pattes bleu", des frégates et des touristes – pour sûr – mais point de pingouins que nous cherchons dans l'eau bleu roi au bas des falaises, dans de petites criques qui cachent des plages au sable roux et jaune. Pour le déjeuner nous nous tenons au bébé barracuda et au thon nain pêchés le matin – tous deux caoutchouteux – que nous digérons lors d'une petite sieste éveillée et légère telle une parabole.

L'après-midi se peuple de tortues de mer qui remontent péniblement la pente d'une plage brûlante et s'achève au sommet d'un cône volcanique avec vue sur le monde des eaux, de la lave et du basalte.

Au soleil couchant un petit chalutier vient s'arrimer à notre bateau. Deux pêcheurs ambulants y dépècent en grosses darnes sanguinolentes des poissons

considérables. Sur le fond enflammé du ciel des dizaines de frégates se disputent les boyaux qu'ils leurs jettent au gré de leur bon plaisir. Elles les attrapent en vol piqué et virent aussitôt vers le ciel. Devant tant de célérité, de puissance majestueuse et d'agressivité, les pélicans malhabiles s'acharnent sur les restes tombés à la mer. C'est un tableau agité et sonore.

Le poisson ne nous est pas destiné. A la place, nous nous contentons d'un dîner bourratif et rugueux. La conversation est lasse car nous sommes sur le flanc.

*18 Galápagos, 5<sup>me</sup> nuit. Puerto Ayora*

Toute réflexion faite, ce qui caractérise le plus les deux jeunes couples français, mis à part leur anonymat, est leur interchangeabilité frappante. Bien que Véronique soit indubitablement la compagne de Philippe et qu'Agnès soit celle de Gilles, leurs personnes, dont on ne devine pas les personnages, sont tellement homogènes, leurs relations croisées si peu différenciées, leurs plaisirs, intérêts, attitudes, gentillesse déférente, sont si également distribués, qu'au bout de ces quatre jours de vie communautaire je dépose encore un effort chaque fois qu'il me faut, pour des raisons obscures, les apparier. Ce qui me rend cette tâche particulièrement difficile est l'absence quasi totale d'effusion amoureuse, même allusive. Ils la remplacent avec une bonne humeur permanente, une tendresse flottante dont ils s'enveloppent comme dans une nappe de brouillard un été sans tempêtes, à l'abri des chaleurs excessives. Un jeune été qui a l'air de durer, sans début et sans fin, sans fragrance. Je ne crois



pas avoir déjà été témoin de cette qualité de la vie du couple qui rend son contenu limpide, ses contorsions improbables ; une expression du partage se déployant sur l'ensemble de leurs univers, entièrement étrangère à toutes mes expériences et certainement à la tumultueuse aventure avec K. En revanche, j'y vois une réminiscence de la péripétie que Stoker attribue aux couples ineptes de son *Dracula*, Jonathan et Mina, Arthur et Lucy. Qu'importe que l'histoire d'Agnès de Gilles et des deux autres soit tout autre, que je me trompe.

Sur l'île *Seymour*, les frégates mâles, par milliers, exhibent des caroncules rouges turgescentes, attentifs aux choix imperceptibles des femelles à l'époque des amours. Du frisson de l'oiseau les "pattes bleu" extraient une danse intermittente, un balancement lent d'une serre sur l'autre accompagné de déploiements d'ailes inachevés et frémissants. Le tour des Galápagos finit là.

Notre groupe se dissipe. La séparation se fait sans états d'âme, si ce n'est un regard étrange qu'Agnès porte sur ma silhouette qui s'éloigne. Je me suis entièrement trompé sur cette fille. De retour à Paris je lui saisirai le temps de deux ou trois rencontres un tout autre visage. Les adieux à l'équipage sont distants et le pourboire est modeste.

Je me retrouve avec Chuck et Melisa à Puerto Ayora. Nous dénichons ensemble un hôtel de charme, l'accueillant *Palmeras*, et gagnons nos chambres sans un au revoir. Sans mélancolie, je retrouve ma solitude intégrale. Elle ne se perd jamais et se gagne toujours. Mais, celle d'aujourd'hui, vacancière et équatoriale, se

meut légère parmi le rayonnement diffus du grand soleil que laisse filtrer le rideau beige foncé de ma jolie chambre. Palmeras est de loin l'hôtel le plus agréable depuis le début du voyage. Je n'éprouve ce bien-être qu'aux *Pelican Gardens*, à Sarasota, en Floride où j'atterris tous les ans au début du mois de Mai par une nuit chaude, parfumée et humide. Le premier matin de ces escapades-là est radieux, la rosée goutte des arbres, des oiseaux colorés chantent.

Ma chambre, spacieuse, translucide, s'ouvre sur un petit patio carré, bordé de tomettes en terre cuite qui séparent une plate-bande de fleurs multicolores, auprès du mur, d'un gazon carré central, ras mais savoureux. Au milieu du gazon s'élève un palmier jeune et fier au tronc ovoïde.

Le rideau illuminé palpite légèrement dans les turbulences d'un ventilateur à pales vertes. En dessous, le double lit à montant est en un bois roux brun de belle allure et son matelas est engageant. Le sol est recouvert de carreaux dont le beige clair contraste agréablement avec le brun naturel du bois agreste mais plaisant des portes, des chambranles, du plafond et du jeu de poutres qui le soutient. Le bois plus noble d'un placard encastré dans le mur éclaire la pièce de sa transparence rougeâtre qu'amplifie son vernis délicat. Les deux tables de chevet sont dessinées avec une élégance aérienne dans un bois qui rappelle l'acajou. Elles ont les pieds fuselés, délicatement torsadés et des plateaux enjolivés d'une marqueterie rectangulaire incrustée avec discrétion dans un bois roux clair. Sur chacun repose une lampe de proportions aussi retenues que généreuses, à l'avenant de

l'ensemble de l'espace. La toile écru de leurs abat-jour rehausse le brun foncé de leurs pieds en bois ciselés comme de la poterie. Un petit guéridon carré dont la teinte s'insère avec harmonie dans ces dégradés de brun se tient modeste sous un miroir rectangulaire face à la porte. Un tabouret svelte à siège rond se repose en dessous. Perchée très haut au-dessus du lit, une incrustation sur bois représente un voilier à trois mâts et l'écusson de l'hôtel : dans un cercle, un soleil plongé à moitié dans la mer, recouvert par quelques filaments de nuages et, en premier plan, un palmier excentré... Le rideau ondule dans le souffle vert.

J'ai enlevé plusieurs couches de crasse dans l'eau fraîche d'une douche à débit généreux, dans une salle de bains carrelée en dégradés de bleu pâle. J'ai rasé ma barbe argentée vieille de cinq jours. Je me suis regardé dans le miroir. J'ai d'abord regardé mon visage à moitié rasé. Les deux moitiés faisaient à-peu-près le même âge. Peut-être le clair-obscur de la pièce ne relevait-il pas assez le contraste entre la texture argentée de l'une et le brun mat de l'autre. Ce n'est que tendre bizarrerie que d'avoir été pendant tous ces jours le membre de loin le plus âgé d'un groupe de douze personnes. Rasé ou non, j'étais bel homme. Le soleil s'arrange toujours avec mon corps, lui atténue les imperfections. L'ouvrage des pectoraux surmontés par l'architrave d'épaules larges, la taille encore fine, l'enveloppe musculaire d'une élégance bienveillante, la peau très brune et mate font belle figure. J'oins visage et corps.

Pour la première fois en douze jours (une crise moyenne ne dure que huit) je n'ai plus, ou presque plus

mal au dos. Aussi ai-je fait mes cent et quelques pompes. Vêtu d'un débardeur noir et d'un petit slip rouge sexy, je sorts acheter un Coca dans une petite épicerie de l'autre côté de la rue. De retour, je déflore le lit sous la brise sonore du ventilateur vert transparent. Je passe ces choses et d'autres en revue. Il me semble alors être au bout d'une laisse qui m'attache sans relâche au lieu d'amarre vaste et incertain qu'est K.

*Plus tard 6 – Enigmatique allégresse*

Comme au bon vieux temps, nous venons de passer un week-end ensoleillé. Ce qu'elle ressent de ce qu'il m'arrive a, pour le moment, ébranlé sa stratégie et ravivé une poussée amoureuse. L'alizé qui souffle ces jours-ci dans ses voiles n'est pas seulement le fait de ma charge symbolique qui la hante, de son hésitation dans ses calculs inconséquents de l'avenir, ou de ses angoisses de comédienne qui doute. Sa tendresse malhabile ressurgit de l'oubli. Deux jours et une nuit de printemps. Comme la mousse d'un gâteau viennois, comme un songe shakespearien, comme le linge bleu violet d'une transparence de mirage qui colore la prairie verte sous les arbres effeuillés aux ramures noires, tortueuses et puissantes que nous contemplions depuis un banc solitaire sous un ciel gris, à la tombée du soir dans l'air tiède d'avril à Bagatelle.

J'ai appelé V. J'ai eu son répondeur; sur le fond sonore de la chanson "Mais où est donc Mirza ?", la voix de Joris nous invite à leur laisser nos messages. Je l'ai appelée comme pour suivre un rite que la tournure des choses invente et auquel je m'adonne avec une aisance non point au-delà du scrupule ou même du remords, mais non plus totalement naïve, à l'écart d'une volonté de consolider mes arrières. Il est question de V., la source de la fin et la source de K. Je n'ai pas appelé S. Mais aujourd'hui, avec l'arrivée de la nuit, leurs deux coups de fil se sont suivis. S. me parle de toute chose, comme si j'étais l'inconnu de

passage auquel l'on se livre. Sa voix est chaude, saltatoire, elle grésille un peu dans les aigus, et se jette aisément dans des éclats de rire limpide. J'apprends son avortement d'il y a deux jours. Elle était enceinte de deux mois. C'est ainsi qu'en sortant la tête dans le vaste monde des amours des autres avec lesquels j'interfère, je crois rêver, ou alors, ce qui revient au même, j'apprends que je me réveille d'un gigantesque sommeil, que je franchis sans le vouloir les confins d'un univers dont le cru visage m'a toujours impressionné par son aspect livresque et par son picaresque invraisemblable.

Nos rondes d'éphémères s'inscrivent incroyables dans le cône des désirs indécis et pensifs.

*19 Galápagos, 6<sup>me</sup> nuit. Puerto Ayora*

Sur le petit chemin en terre graveleuse ocre roux qui traverse la brousse tropicale depuis Puerto Ayora jusqu'à *Bahia Tortuga* la fournaise est ahurissante. Bahia Tortuga est une large arche de sable fin et blanc, isolée et déserte à quelques quatre km de Puerto Ayora. Bordé de rocaillles volcaniques domestiquées, le chemin perce le fourré sur une largeur d'un mètre et des poussières et ondoie au grès de vallons et de montées minuscules dont je me sers comme des tremplins. La démarche se fait ample et élastique. Les semelles s'agrippent agréablement au gravier ocre, fin et sec, leur friction rassure l'ouïe et m'apaise. De grandes fleurs immobiles jaunes et rouges perchées ça et là à la pointe des cactus, en haut de longues hampes isolées ou cachées parmi les buissons relèvent le vert doré de la broussaille dense. L'air est suffocant.

Si j'ignore les trois ou quatre iguanes noires comme le basalte, nous ne sommes que deux à cette extrémité est de la plage. Une jeune indigène, se pâme en retrait, à l'abri d'une dune à une trentaine de mètres de mon quartier. Pour ce que je peux en voir à cette distance, son visage large et son corps amolli contrastent avec la beauté des filles de Puerto Ayora. Au retour de ma première mêlée avec les grandes déferlantes elle s'est éloignée davantage vers la lisière de la brousse. Il me faut convenir qu'elle cherche la solitude. Toutefois, cela fait étrange qu'une jeune indigène autour de la vingtaine se retrouve toute seule sur la plage illimitée et déserte sous

une chaleur intense. Se peut-il qu'elle recherche la solitude au point d'éviter même une présence vague et éloignée ?

Ces deux derniers mois à Paris, j'ai abordé pour la première fois deux femmes inconnues. La première était une brune au regard d'un bleu profond qui s'avéra être une prof de dessin banale et terne dans les camps cambodgiens. La seconde était une blonde superbe au maintien aristocratique, aux traits nobles et intelligents, le regard vif et intrépide, cultivée et hautaine. Se peut-il que, dans les conditions extrêmes du présent, j'aie jusqu'à ignorer une Equatorienne à la peau d'ébène, seule comme un flambeau du désert sur l'immensité d'une plage nue aux confins de la terre ? En prenant en compte le sens de la vie et l'obstacle prévisible de la langue j'ai décidé que oui.

Mais... au bout d'un moment, une heure peut-être, alors que je ressortais sonné de l'écume, la voilà qu'elle s'avance, le cœur entre les dents et me demande l'heure. Il était onze heures, elle s'appelait Véronica-Cécilia, travaillait pour une saison ou deux dans une buvette à Ayora, venait de Guayaquil où elle était née et comptait y retourner pour étudier le journalisme. J'apprends tout ceci en déchiffrant péniblement son espagnol qui me laisse libre champ à l'affabulation. En fait, je le saurai bientôt, c'est une quasi analphabète apathique qui rêve de voyages lointains – en Europe de préférence – et pour qui je suis, comme d'autres avant moi, le seul espoir du moment. Souriante mais vilaine, timide et intrépide à la fois, elle prétend avoir besoin de l'aide pour traduire en Anglais une lettre à l'intention d'un touriste qu'elle avait rencontré quelques mois auparavant et se propose de me rejoindre à mon hôtel vers six heures trente l'après-midi. J'accepte.



Sur le chemin de retour, avec le soleil au sommet de la nuque, la température de mon corps monte inexorablement vers les 40° si bien que, en ouvrant précipitamment la porte de ma chambre et en la trouvant, malgré son clair-obscur agréable, aussi brûlante que la fournaise de dehors, je suis accablé par un accès de fièvre frissonnante. Une faiblesse explosive, le début d'un évanouissement me plaquent au lit sous le souffle brûlant du ventilateur. Il me faut dix minutes de cette immobilité pulsative suivies d'une longue douche aussi tiède que je puis l'espérer et d'encore dix minutes de ventilation intensive, pour que la fièvre, les frissons et la faiblesse se résorbent et que je regagne le néant du vivable.

Ces choses qui ne se posent se posent  
quelque part  
se posent nulle part et se posent  
quand même

sur les rives de torrents asséchés,  
d'une lunule dans les sables  
léchés par les vagues  
où s'ensablent au rythme  
des milliards d'escargots  
minuscules  
des rides dans les plis d'une pensée

Elles posent leur fine couche là où le sable brûlant et  
la neige se confondent

dans les pores de larges plateaux  
d'une vie  
en en faisant sa géologie dont  
l'épaisseur instantanée du temps  
n'est que vision

Je suis aussi noir que je puis le devenir. Aussi noir que je l'ai été il y a trente ans au bord de la Mer Noire, à Mangalia et à 2 Mai. C'est une couleur qui me plaît, qui me va. Une couleur qui plaît aussi aux femmes, je le sais, je le sens. Autant que ceci peut se faire sans friser le ridicule, c'est une couleur que je dédie à K. Ce sentiment amoureux pour celle qui est ailleurs m'est aussi familier que les étés torrides. Mais, à l'équateur, au sens propre, en ce moment qui restera un haut plateau tourmenté de ma vie, il mélange sa texture gazeuse à celle du doute qui s'échappe comme une lave.

Souvent, néanmoins, par paresse j'imagine, l'esprit abandonne l'analyse qui fonde les certitudes et les doutes.

Puisque chaleur, plage, petit-déjeuner, dîner et écriture n'épuisent pas la totalité de ces longues journées équatoriales à Puerto Ayora, le peu qui reste, mais qui est critique, je le remplis en lisant *Les yeux des ténèbres*, un truc de science-fiction à peine meilleur qu'un roman de gare de la pire espèce. Comme il est mince et que la fin approche trop vite, je m'impose de le lire exhaustivement, c'est à dire sans m'épargner la moindre réplique idiote. Du genre :

Lui : "Il n'y a pas que ça. Quand j'ai abattu ce type j'ai ressenti tout au fond de moi-même une sorte d'excitation et ça m'a dégoûté."

Elle : "Ne te juges pas si sévèrement."

Vers neuf heures du soir, après avoir abandonné avec soulagement Véronica-Cécilia dans la grande salle étouffante et infestée de moustiques du « cinéma » d'Ayora – en fait un lieu de projection vidéo d'une qualité exécrationnelle sur grand écran – qui laisse ses portes largement ouvertes sur la rue marginale immergée dans la chaleur de la nuit qu'éclairent à peine les lumières faibles de quelques petites terrasses de restaurant, d'une ou deux épiceries, de quelques buvettes et des boutiques pour touristes, je fais ma troisième et brève escale de la journée à l'épicerie qui voisine mon l'hôtel ; il me faut du Coca pour la nuit. Je précise troisième car je n'ai eu qu'autant de fois l'occasion d'y rencontrer Rosa, la belle fille de l'épicière. En peu de mots – que je comprends – et en autant de gestes faciles à déchiffrer, un voisin qui s'y trouve me fait savoir, l'air goguenard, que la petite me prisait plus que je ne le soupçonnais. Bien plus, même... D'emblée, Rosa me demande mon âge. « Cuarenta ? », suggère-t-elle. C'était une hypothèse surprenante en vue de la sous-estimation considérable et systématique de mon âge ces dernières trois semaines. J'acquiesce et elle éclate de rire. Elle prétend ne pas me croire en laissant entendre que son estimation n'avait été que malice. Je la corrige alors en précisant « Cuarenta uno », ce qui la fait rire davantage. « Nooon », elle dit. « Quanto ? », je lui

demande alors. « Trente » répond-elle en me regardant de biais. « Cuarenta uno », j'insiste et le voisin, tout brun, tout petit, tout espagnol, se tourne vers Rosa pour lui dire quelque chose du genre « Avec un homme de quarante et un ans !... » Rosa avait quinze ans, mais quand elle me convia à deviner son âge, je proposai d'abord dix-huit, dix-neuf. Devant son rire délicieux je monte la barre à vingt-et-un, vingt-deux, qui la fait pouffer encore plus. De fait, son visage est épanoui en permanence dans un sourire légèrement contraint mais charnel, qui m'invite – à moins de me tromper du tout au tout – aux grivoiseries du sexe. Les quinze ans qu'elle avoue lui seyent parfaitement si je considère le contexte tropical, l'Ecuador et, plus particulièrement, Puerto Ayora, Galápagos. Par ces latitudes les filles sont des femmes que la vieillesse guette dès la vingtaine passée.

J'affichais donc un sourire amusé qui cachait des pensées confuses et contradictoires doublées d'une gêne croissante. Elle était due en partie à la frustration permanente de ne pas pouvoir parler, de ne pas savoir jusqu'à quel point mes préfigurations inavouables s'accordaient avec l'érotisme irrésolu que Rosa laissait transparaître. N'étant pas homme à emprunter des chemins qui frisent le ridicule, ni des ceux qui s'adonnent à la chair pour la chair, je leur ai souhaité un « Buenas noches » et j'ai regagné les brises de ma chambre.

C'est en sortant de la douche que Véronica-Cécilia a frappé à ma porte. Nous avons passé un moment dans une buvette isolée où je m'étais prêté péniblement au jeu de la « traduction » d'une lettre qui n'existait pas et que j'avais fini par écrire à un prétendu anglais qui n'existait

probablement pas non plus. Je me croyais définitivement débarrassé de sa présence balourde et bornée alors que la voilà revenir à la charge. Je ne connais pas les coutumes ni la signification des gestes dans cette contrée, mais il était clair qu'elle me proposait des ébats amoureux. Je les ai, bien entendu, refusés, de plus en plus embarrassé devant son insistance butée. A sa décharge, il me fallait croire qu'elle ignorait tout de *mes* coutumes. Considérant l'impossibilité *de facto* de communiquer en toute autre langue que celle de la baise – le mot devrait convenir –, je l'ai fermement dirigée vers la porte et au-delà dans le patio.

La reine de Santo Domingo, la princesse de l'esprit qui vente les steppes et les sierras de l'amour aura été une vision passagère sous la pluie tropicale. Les deux chiens mouillés qui humaient le bitume aquatique devant le restaurant n'y trouvaient pas un os ; les filles les avaient tous ramassés.

*20 Galápagos, 7<sup>me</sup> nuit. Puerto Ayora*

En substance, avec un peu d'imagination, les choses pourraient se passer comme ceci. Un solitaire quelconque, entre vingt et cinquante ans, d'un pays riche, arrive en Ecuador, y reste quelques jours à peine et, sans même en avoir l'intention, se retrouve pêcheur fortuné dans les eaux grouillant de poissons dociles et affamés. Il ne s'en aperçoit qu'après un moment quand dans son filet imaginaire il voit une grappe de belles jeunes filles, toutes

en dessous de vingt-cinq ans. Je ne saurai jamais jusqu'où les insinuations du voisin de Rosa étaient vraisemblables, mais s'il fallait m'y tenir, je n'aurai eu qu'à tendre la main pour que le resplendissant fruit-femelle au printemps de son âge, me tombe sans retenue dans la paume pour se laisser saisir à tout jamais.

Je connais un scientifique de mon âge, blond et arien qui a entrepris un voyage dans ce but au Brésil et en est revenu dans son Montréal d'adoption enneigé avec une brésilienne toute petite et très brune, plutôt moche, qui lui vouait une dévotion canine. J'ai rencontré aussi à Quito, au Gran Casino, un jeune allemand tout aussi blond qui, y ayant dérivé avec nonchalance pendant un mois, parlait d'épouser une indigène qu'il avait rencontrée dans une des boîtes du centre-ville où il passait des nuits d'insouciance.

J'imagine que l'âme et les ressorts de ces fruits-femelle dépendent de l'arbre où on les cueillie. Il faut bien que la sève de l'Orient merveilleux engendre des spécimens bien plus purs que la crasse humide de Quito. Je n'ai pas les moyens de savoir si Véronica-Cécilia était une pute ordinaire, ou si elle cherchait, voilée de bêtise, un mari, de préférence européen. Il se pouvait aussi qu'elle ne cherchât qu'un gars qui veuille bien lui laisser croire, même pour un jour – qu'importe le temps ! –, qu'il l'amènerait à l'autre bout du monde. Peut-être exprimait-elle ces trois attitudes à la fois. Je ne saurais pas non plus interpréter le sourire de Rosa, ni d'ailleurs celui d'Isabela, à Caluma, et encore moins le bref croisement de regards avec une jeune fille qui montait les marches d'une maison hissée sur pilotis au-dessus de la mer de bananiers sur les pentes douces de l'Orienté. Mais, mon expérience

écuatorienne évanescence et mon expérience tout court me laissent croire que le regard de ces jeunes filles est d'autant plus pur que leurs demeures s'enfoncent dans la jungle, végétale ou de la pauvreté. Aussi, en commençant par les faubourgs touristiques de Puerto Ayora où l'invitation de Véronica-Cécilia, fille de Guayaquil, fut la plus démunie et la plus rustre, et où le large sourire de Rosa, la fille de l'épicière, était teinté d'une délicate acidité sexuelle, et en poursuivant avec Isabela, au pied des Andes, auréolée d'une vapeur de tendresse cristalline, et puis, en remontant leurs pentes, avec l'inconnue fugace dont la sauvagerie lumineuse présageait toutes les saveurs du fruit interdit, la puissance limpide de la jeune femme écuatorienne franchit tous les paliers du temple jusqu'au couronnement de la reine de Santo Domingo, princesse aux pieds nus des steppes et des sierras de l'amour, celle qui n'a rien dit, celle qui a tout à offrir. Voici le tableau qu'un touriste né aux pieds des Carpates, éduqué dans plusieurs universités du monde, fin amateur de romantisme allemand et autre, et dont la géologie est une stratification d'amours infiltrée de schistes de science, d'écriture avec tout ce que ces matériaux ont de gazeux et de solide à la fois, voici donc le tableau que peint un tel touriste face aux filles-femmes d'Ecuador dont il ne parle pas la langue.

Lauriers blancs ou d'un violet pâle déversant leurs ramures au-dessus des toits des maisons d'un étage, hibiscus blancs, rouges et violets, acacias japonais aux frondes frêles parées de guirlandes enflammées, pensées et roses sauvages qu'irisent des nuances de mauve,

*périgrines* à l'air absent, rouges et oranges à la pointe de longues tiges, buissons grimpants saupoudrés de fleurs blanches tantôt minuscules, tantôt aussi grandes que des nénuphars, arbustes amples à feuilles larges et luisantes qu'illumine le jaune profond d'élégantes fleurs en cornet au velouté des contes arabes, ou le parme transparent de grappes aériées et fragiles, arbres aux frondaisons pailletées de petites fleurs ouvrant vers le ciel des coupes d'un jaune citron d'allure éphémère, quelques lys blancs à la souplesse immobile enfouis dans des buissons sauvages et, plus nombreux, des lys grimpants rose pâle, oponces aux tiges tubulaires, ici et là des géraniums écarlates, une fillette aux cheveux blonds, aux yeux d'un brun ardent vêtue d'un cotillon framboise et sa mère d'un bronze sombre aux jambes de déesse, tout cela dominé en tout lieu par la chevelure fantasque de palmiers majestueux. Le végétal flamboyant s'estompe vers les collines lointaines qui voilent leurs sommets bleu sombre de brumes épaisses et s'avance touffu et glorieux jusqu'au aux eaux vert trouble de l'océan. Les pélicans y plongent en flèche, les frégates reposent impondérables dans l'air, les iguanes noires se confondent avec les rocs des remparts ou découpent leurs contours mésozoïques dans les vagues agités, quelques voiliers inclinent leurs mâts sous les rafales incohérentes, parfois un chant de coq se hisse dans le vent et la coupole du ciel se pare au fil des heures d'un bleu-vert translucide, d'un gris de plomb ou d'un blanc éclatant qui s'enflamme de toutes les nuances du rouge alors que, par moments, les averses tropicales brisent la chaleur accablante.



*Plus tard 7 – Floride*

Je réécris le ciel de Puerto Ayora alors que le ciel grondant de Sarasota vient de lâcher dans l'après-midi étouffante la première averse depuis une semaine.

Cette année en Floride n'est pas une année comme les autres. L'Écuador, les Galápagos, la dérive d'avec K., l'irruption de V. et le retour de S., soulèvent des monts en cristal entre l'avant et l'après. Mais le cas est particulier. Cette semaine de ARVO (conférence scientifique annuelle) n'est pas comme les autres pour être, en fait, comme les autres alors que ces monts transparents brisent l'ancien point de fuite.

Car je l'ai passée comme toujours, à la frontière entre la foule sauvagement scientifique qui m'absorbe et que j'évite autant que possible et mon territoire solitaire, plus ample cette fois-ci, où je repose, comme avant, dans les oasis tacites de l'après-midi – ensablé sous le soleil brûlant –, et du soir – bercé par des pensées nocturnes. La chaleur écrasante et les nuits moites sont les mêmes que les années passées, mais il y a eu l'Orient.

Depuis six ans maintenant, à la même date, dans ce même lieu – l'aimable *Pelican Gardens* –, je retrouve la moiteur des tropiques qui m'enchante et qui m'éloigne d'une K. qui m'habite. Cette fois-ci j'ai envie de lui écrire comme si de rien n'était tout en sachant qu'elle n'est plus, alors qu'elle pourrait être et, en me désistant devant ce vide de sens, devant l'incertain consubstantiel d'une prêche tentée mille fois sans suite, j'écris, à sa demande et peu inspiré, à V.

Il se peut, après tout, que l'Ecuador et les Galápagos, perdus dans la jungle et dans l'océan du passé, ne soient que des rochers transparents tout aussi illusoires que le pari impossible d'un devenir avec K. dont l'éclat ternit déjà devant l'irruption de V. et la réapparition fugace de S. restreinte quant à elle à une soirée de tendresse, à quelques coups de fil et à un rendez-vous manqué... Pourtant, je tiens le pari car, depuis sa nébuleuse de sentiments incertains, K. a concédé ces derniers temps des retrouvailles fréquentes, du sexe (sans fougue pour elle) et de l'amour.

Bizarreries des états d'âme. Les dernières rencontres avec K. en amants du passé qui flirtent avec le rêve, ont eu le temps de nous ramener aux habitudes d'antan, mais ces usages anciens prennent cette fois les teintes déplaisantes du déjà-vu alors que, parfaitement, ce retour n'est qu'une rupture que je me complais à nommer renaissance. Nos tentations se retrouvent alors même qu'elles s'égarer. Elle est bizarre cette semaine à Sarasota où l'Ecuador et les Galápagos se fondent dans l'invisible, où K. semble être là alors qu'elle n'y est plus tout en étant sans être, où V..., où S...., etc. La suite est là, il me faut attraper sa queue fulgurante, remonter le flux de sa lumière infernale contre vents et marées célestes jusqu'au cœur fissionnant de la comète solitaire.

Minuit approche. Sur la terrasse de *Charley's Crab*, sur le « cercle » – lieu de rencontre des riverains de *Lido Beach* et de *Siesta Key* –, le piano braille dans mon dos *Strawberries fields for ever*. Je plonge le regard dans la *Cochonne blanche ou solution finale du problème des*

*origines du christianisme* de Klima pour éviter, de justesse, de croiser celui de quelques scientifiques qui rôdent. Je n'arrive pas à éviter un trio de McGill, ni le sourire conforme d'une scientifique de Yale qui se fait vieille. Les notes édulcorées de *Let it be* inondent le trottoir émaillé des touristes locaux embellis comme des paysans le dimanche, pomponnés telle une marquise noyée dans la poudre, aussi exhibés que le moteur d'une décapotable, ou que le filtre à huile d'une Lincoln à l'arrêt. C'est en ceci que cette fin de semaine de ARVO n'est pas comme les autres : l'être change sans changer et reste le même tout en étant un autre.

#### *Plus tard 8 – Le retour d'Israël*

Une nième séparation sans mot d'ordre, sans que l'un et l'autre puissions compter sur mieux ou pire, sur plus ou moins, sur signes et pressentiments. Après la Floride ce furent New Jersey et Israël, pendant un mois.

La partie israélienne de mon voyage a fini par déstabiliser toute ombre de structure, par déchirer toute trace de cicatrisation. Ça saigne. Depuis plusieurs jours, plusieurs fois par jour, je raccroche sur le message succinct du répondeur de K. J'appelle parce que nous avons vécu un week-end de gloire avant mon départ, parce que nos rencontres syncopées n'ont à aucun moment complètement strangulé le ruisseau vestige et embryon d'un fleuve, parce que, illuminés ou craintifs, nous croyions encore au miracle.

Où es-tu, que fais-tu, que penses-tu ? Viens, je t'oublie, ton absence est un trou creusé dans mes sens, tu m'oublies, je m'oublie, le monde et le sens de l'histoire s'effacent, les dinosaures fantomatiques pénètrent par la brèche du vide.

Allons pour une fois contre le sens de ce qui arrive, marchons sur les épées. Nous avons vu du peuple, sa chair et ses mystères, le destin des saisons, des crêtes et des vallées. Délibérément frivoles, usons de cette clef invisible.

Le cauchemar de l'effondrement, la chute libre en soi-même vécue au ralenti, les yeux globuleux de l'intérieur roulant sous la chape de la suffocation reprennent à nouveau leurs droits.

\*\*\*

Maintenant il se souvient. Il savait depuis un moment l'existence d'un autre. Chez elle, si peu avide de les cacher, ces choses se sentaient. Il savait que ce personnage avait été, mais elle faisait de son mieux pour qu'il ne sût s'il allait être. Dans ce flou, leurs rencontres sporadiques se prolongèrent pendant des mois.

...Il se souvient maintenant. Chaque fois il remontait les rives abruptes de la même blessure, prêt à éclore dans cette nouvelle vie au-delà de la femme telle qu'elle avait été. Alors elle rappelait. Un jour, deux jours, un week-end, ils les passaient ensemble. Gênée, elle le

regardait dégringoler hébété dans le puits de ses désirs ressuscités alors qu'elle s'effaçait dans l'ombre de l'autre. Cet autre, il existait sans doute, mais il était loin – probablement à Londres – et bien caché. Parfois, mal et sans suite, il leur arrivait de faire l'amour. Il comprenait qu'il lui était nécessaire, qu'il lui était obligatoire, mais l'autre semblait lui offrir des prairies invisibles auxquelles, avec le temps, elle se plaisait à croire.

A nouveau il reprenait espoir d'un ailleurs, à nouveau il se remémorait leurs solitudes crispées à deux et y retrouvait la juste raison des choses telles qu'elles avaient été. Quel était le sens de ce cycle infernal ? Quel magistère déréglait le rythme désespéré de leurs retours et fuites, que leur restait-il à apprendre, pourquoi s'acharnaient-ils ensanglantés, tels des clochards de l'amour, devant le mur infranchissable qui s'érigait dès le premier regard après des semaines d'absence ?

*"Et pendant qu'il scrutait en vain la pénombre des serres avec des yeux avides, ou se penchait sur les longues plates-bandes que le crépuscule assombrissait déjà, il entendait involontairement résonner dans sa tête, inlassablement, jusqu'à la torture, les paroles du poète : 'Dans les tiges des œillets qui se balançaient, dans la senteur du blé mûr, tu as éveillé mon désir ; mais en te trouvant, j'ai vu que ce n'était pas toi que j'avais cherchée mais les sœurs de ton âme.'" (Andréas, Hugo von Hofmannsthal).*

Six mois s'étaient écoulés depuis leur séparation effective, cinq mois déjà que les sommets des Andes, l'ineffable Oriente, les Galápagos et Panama City, la fiévreuse, avaient cessé d'exsuder leurs élixirs bienfaisants.

Il était bon maintenant de pénétrer les grands bois de Stifter, de suivre les ruisseaux délicats qui chipotent sous leurs voûtes, de s'enfoncer dans les mousses qui prennent les couleurs des saisons, d'opposer les rêveries sans attaches aux chutes grandiloquentes, d'élever les appels aussi haut qu'ils sont vastes, de retrouver les tables fumantes autour desquelles les voyageurs sauvages s'enivrent de vin et de vapeurs, de s'attarder sur une pierre plate et chaude au bord des précipices, de diffuser dans l'âme des héros pour mieux sentir la peau fine de leurs amantes, la belle raison des choses, leur impatience infinie et éternelle. Alors il le faisait. Mais par dessus tout, il racontait ces choses de plus en plus emporté par les méandres insoupçonnables de cette forêt à lui où clairières et espaces ténébreux se succédaient selon un hasard convenu. Quant à elle, au gré de courants indécis, elle rêvait des planches de la scène, de l'odeur des coulisses, de l'agitation des plateaux surveillés par de grands objectifs, des soirées de relâche, de l'infortunée Bérénice, mais aussi du bonheur illicite d'une famille qu'elle concevait enfin alors que de sombres remous l'aspiraient vers nul part.

C'est ainsi qu'après un moment ils avaient besoin de se voir.

\*\*\*

Dès son retour, K. a appelé. Nous nous sommes vus le jour même. Elle revenait de chez sa mère à la campagne. Auparavant elle avait passé dix jours à Londres. Aucun des deux ne voyions sur le visage de l'autre les traces du week-end d'Avril. De plus en plus frêle, le teint olivâtre, l'âme torturée, le regard éprouvé, trouble et fuyant, vêtue d'un mélange malheureux de couleurs qui me la rappelait telle que je l'avais connue, irrésolue même quant à ses choix vestimentaires, je la regardais irrésolu moi-même. Je pouvais, si j'y tenais à tout prix, m'accrocher à ces apparences, barder angoisses et désirs d'une couche ferme de réserve et l'écouter comme l'on écoute un écho étouffé prisonnier d'un vaste amphithéâtre de pierre au cœur des montagnes dont l'ampleur, maintenant que la forêt s'ouvre sur la plaine, se fait négligeable.

Nous avons bu des kirs place de la Sorbonne. Il faisait chaud et gris. Là elle m'a parlé pour la première fois de l'homme de Londres. Il était plus jeune qu'elle, comédien, père depuis peu de temps et déjà séparé de la mère de son enfant. Elle disait qu'il lui offrait cette joie de vivre que je n'avais pas su ou pu lui offrir, mais que son inexpérience de jeune homme la gênait, la désorientait et embrouillait ses maigres équations du jeu de la vie.

Depuis sa tendre adolescence, K. avait passé toute sa vie amoureuse avec des hommes bien plus âgés qu'elle. Elle avait pris l'habitude de se laisser porter par les tourbillons de leurs histoires où elle croyait respirer l'air des cimes hautes de l'expérience tout en s'adonnant à son jeu favori, celui des grandes dames qui ont choisi leur prince. Maintenant, à l'âge où les princes se font jeunes et

candides – peut-être –, elle regarde le long de son chemin pour trouver des repères, elle valse une valse sombre parmi les innombrables recoins de paysages lacunaires, mélancoliques, en cherchant d'objets disparus ou éclairés par des lumières faibles et trompeuses. Elle ne sait pas. Son esprit a toujours été étranger à l'analyse qui fonde les certitudes et les doutes. Elle a toujours voulu le plus qui ne vient qu'aux moments nécessaires, lesquels l'ont toujours surprise en suspens.

C'est ainsi qu'ils se virent, c'est ainsi que, morose, elle chercha un objet perdu dans ses yeux, alors qu'il maîtrisa autant qu'il le put les chevaux du désir. Ce soir-là, aussi sombres qu'ils fussent, par faiblesse – mais ô, combien différents –, ils se retrouvèrent chez lui, là où elle retrouvait d'un œil presque vide et tardif les lieux dont elle s'était arrachée, et firent un amour sans charme et sans âme dans un effort grotesque de se retrouver. L'épreuve fut ratée, mais les épreuves devaient s'égrainer encore pendant un long moment.

Nous nous revîmes un jour plus tard, un week-end de soleil. Nous retentâmes les mêmes ébats insensés, son corps resta aussi lointain et nos souffles se mélangèrent aussi peu. Le lendemain, un dimanche transparent de juin, dans les allées du cimetière de Montmartre, je plaidai pour un pacte qu'elle accepta à contrecœur : un mois entier ensemble, un long essai d'amour, une franche ambition de se retrouver que nous allions mettre aussitôt à l'épreuve. Ce que nous fîmes. Mais d'autres spasmes que ceux de



l'amour agitaient la beauté de son corps, les spasmes de l'oubli, des choses qui se meurent.

Ces trois nuits égarées sur les chemins nébuleux de nos histoires me semblèrent les plus lourdes, les plus impuissantes. Et pourtant, leurs ravages ne prirent sens que trois semaines plus tard.

Lundi il reçut sa lettre où elle rompait le pacte. Une lettre triste et pathétique qui le remplit, bizarrement, d'aise et apaisa la brûlure de ses pensées fauves. Il l'appela la nuit comme l'on appelle un auteur de talent pour lui exprimer reconnaissance. Ce fut une conversation téléphonique sous forme de sonate à la limite du mot. En guise d'« adieu » elle lui dit « je t'aime ».

C'est en raccrochant qu'il a pensé aux perles.

L'histoire est à ce point palpitante. Un exercice d'*inspiration en expirant* et d'*expiration en inspirant* (*Quart d'heure de culture métaphysique*, Ghérasim Luca) qui s'immobilise dans l'onde de choc d'ébranlements sauvages.

*20 Galápagos, 7<sup>me</sup> nuit. Puerto Ayora, suite*

Aujourd'hui je puis pouponner la marquise. Pétrir et lacérer sa croupe laiteuse et flasque, l'abondance des ses cuisses dont le flan trémoussant enveloppe les lèvres brun rose du sexe, larges et pendantes que j'écarte en les agrippant à pleines mains comme les rênes d'un attelage enragé par une tempête aveuglante jusqu'à déchirement sanguinolent ; écarteler les seins écroulés sur ses flancs, ses fesses à relief marécageux jusqu'à ce que l'anus découvre sa protubérance poilue et brune et que son cratère aux bords ridés et mous bave le jus de lassitude ; la forcer d'en faire autant afin que sous nos forces conjuguées sa fente énorme éclate de même que ses pores et que tous ses interstices alors que, dans ce giclement obscène, chaque fibre de ses nerfs envoie un cri fatal d'horreur et de sexe.

Ce dernier jour du voyage équadorien, si j'ignore la soirée et la nuit que je passerai à Quito, je ressens un besoin qui monte de trouver un cadeau pour K. C'est un sentiment qui m'a quitté depuis un long moment. La circonstance est intéressante. Les quelques trois boutiques un tant soit peu sophistiquées de Puerto Ayora offrent peu de choix et peu de qualité. Les prix sont plutôt occidentalisés, ce qui cristallise le dilemme. Un riche collier en corail rose – une pièce qui s'impose davantage par son opulence que par sa pureté – s'avère valoir une somme rondelette. Dans la boutique d'à-côté, un collier en turquoises portant un médaillon en bois de *matazarno* et

un bracelet où alternent turquoises et éclats de défenses de *porcos salvajes* incrustés de turquoises, valent tous les deux environ le quart du prix du collier en corail. Combien valent mes amours ? Dans ce cas précis, le contexte du choix est complexe. Le prix du collier en corail me semble excéder clairement la puissance du geste, si l'on m'accorde que la puissance d'un geste se mesure en limpidité de l'âme. Mon chant K.-ien est trouble, le regret est ailleurs et tient plutôt de l'ébahissement, ma traque a perdu en détermination, la blessure est ancienne et sa croûte d'écailles est moins fragile depuis un moment. L'inspiration chétive pousse sur une couche d'oubli complaisant. Vu d'où je suis, ce prix est d'autant plus poivré qu'il pourrait satisfaire à un long séjour plutôt luxueux dans les îles. Pour un coût à peine supérieur, Paris offrirait un collier de corail d'une qualité bien meilleure, alors que le collier et le bracelet de turquoises, bien que plus modestes, présentent la particularité dépaysante du bois de matazarno et des défenses incrustées. Je les achètent donc et ils jaugent mon amour, en traîtres.

La journée torride s'écoule à la vitesse d'une iguane immobile emmagasinant hébétée la chaleur face à la mer.

Le matin du départ, très tôt, Véronica-Cécilia m'attendait à l'arrêt du bus pour me dire au revoir. Adios, Galápagos.

*Plus tard 9 – Les perles*

C'est une façon de faire que de vivre l'histoire de son histoire, le roman rampant de ces mois où les personnages principaux prennent place dans leurs contes selon les courbes habiles d'un scénario à rebondissements, décoré ça et là de tableaux historiques qui s'insèrent, baroques ou fluides, dans l'atmosphère du château dont la voûte apparente se dresse sous mes yeux pour rester à jamais inachevée, ou alors pour me séquestrer dans l'espace du dedans ou du dehors.

La suite des événements, jusqu'à ce jour, fut aussi palpitante – pour s'être retournée sur elle-même dans une folie de déjà-vu, systoles et diastoles de toutes les longueurs d'onde – qu'une attaque cardiaque pétrifiée, elle-même répétée à folle allure tout en suivant un crescendo subtil comme la chute d'un sautoir de perles. Oui, il y a eu des développements. Dans l'espace du jeu se sont infiltrés de nouvelles vapeurs. L'histoire a certains mérites pour être dite.

Ce matin je suis allé Place Vendôme. Il y a huit ans environ, j'avais suivi ce même chemin pour faire le même achat... Des perles...

\*\*\*

...C'était un matin d'hiver, froid, ensoleillé, limpide. Le besoin d'offrir un sautoir de perles à Vl. était douloureux et incontournable. Sous le soleil, portée par cette aventure sans précédent, l'âme se plaisait à ondoyer

dans un moment d'oubli qui ne méritait pas son nom. C'était un cadeau d'adieu.

Depuis plusieurs mois, V. habitait toute seule avec son chien Aramis un studio qu'elle n'avait pas pris la peine de meubler, avenue de l'Hôpital. Nous nous voyions presque tous les jours, toujours chez elle. Pour m'y rendre je traversais Paris de part en part dans ma Toyota jaune, grande, marginale et fidèle. Beaucoup de choses nous liaient encore, mais notre histoire avait déjà emprunté un tremplin qui nous portait à toute allure vers ailleurs.

Quelques mois auparavant, V. s'était envolée pour San Francisco sans que je le susse, rejoindre l'amoureux qu'elle y avait rencontré en cachette les dernières semaines de notre séjour là-bas. Ce jeune garçon, policier motorisé qui rêvait de devenir agent F.B.I., l'avait attachée à cette côte du Pacifique et lui offrait un contrepoids coloré et tonique à la pesanteur de ma personne « intense ».

Elle m'était revenue pourtant. Moitié coupable, moitié innocente, elle me cherchait à nouveau, timide et avec moins de fougue. Qui sait, Paris sous la pluie face à la limpidité bleue et jaune du Pacifique californien, la lame de mon regard impardonnable en balance avec la jeunesse légère d'un motard intrépide, mince, musclé et lointain, la « brève histoire du temps » tout simplement, tout cela composait le décor de notre dernier acte. Et puis elle est partie.

Mais elle revint une fois encore. Tels les hauts lieux des paysages écossais où terre, mer et ciel vivent en une parfaite symbiose, le paysage de ces jours-là était infiltré par des fjords d'amour inassouvis. De même que,

depuis l'île de Skye l'on peut prendre le large en appareillant sur les étroits bras de mer qui la pénètrent à tout endroit au creux de ses monts et de ses pâturages, j'avais mis les voiles pendant son absence porté par une histoire aussi authentique que toute autre avec une femme qui les assouvissait. Ce fut un préambule. V. était de retour, je fis marche arrière, prêt à reprendre le grand voyage dont nous avions déjà plusieurs fois brisé l'élan et étranglé l'envergure.

Ensuite, avec l'automne, les jours se firent courts et les traversées de Paris du nord au sud de plus en plus solitaires. Cela dura des mois, jusqu'à un soir.

VI. était une jeune mère célibataire, blonde comme l'or blanc, délicate et tendre comme un feu follet en plein jour qui, appréhendant la blessure à venir, hésite de donner libre voie à l'intensité tropicale qui l'habite. Elle venait de Leipzig d'où un jeune communiste Marseillais l'avait enlevée pour l'épouser dans la ville phocéenne où ils eurent un fils. Quelques années plus tard, elle se retrouvait avec son enfant dans une banlieue parisienne lointaine, accablée par les pluies et anesthésiée par la solitude. C'est dans ces circonstances, quant à elle, que nous nous rencontrâmes et que j'entrepris sa conquête, comme toujours directe, brève, envoûtante, persuasive, romantique, sans appel. Je dus partir aussitôt pour un mois à San Francisco.

Alors que depuis ces lieux lointains de nos heureux amours V. était en train de prendre les nuances opaques d'un mirage qui cessait d'être, son absence rendit les brises californiennes plus fraîches, l'air plus compact, le

contact de tant de rues familières, sans âme. Pendant ce mois, dans son petit studio aux confins de la grande banlieue parisienne, à peine connue et me connaissant à peine, VI. m'attendait l'âme au bord des lèvres.

Entre celle qui se donne et celle qui se retire, je choisis la première. J'arrivai à Paris incognito, nous nous retirâmes du monde et nous adonnâmes pendant ce premier week-end là aux étreintes les plus exquises, immergés dans une passion dont nous brassions à vastes tours de bras la chaleur débordante. Je me rappelle le premier lundi où j'atterris chez V. en prétendant arriver directement de l'aéroport. Je me rappelle sa joie de petite fille, son studio en désordre, mal éclairé, son lit défait, ses belles jambes vigoureuses, sa caresse incertaine, son grand sourire de peu de conséquence, l'imminence de notre horizon sans envergure, mon malaise sans précédent, le mensonge, ma lâcheté. Aurait-elle remarqué ma soif infernale, aurait-elle saisi ma préférence absolue d'elle, j'aurais bondi de mille lieux sur le cadavre gigantesque de l'ennemi éternel et nous nous serions envolés au-delà du mystère. Mais V. ressemblait à la princesse Liris qui « riait sans cesse bien que tout ce qui l'entourait, tout ce qu'elle voyait ou entendait ne laissât aucune trace dans son esprit » [Hoffman, *La princesse Brambilla*]. Aussi, quelques jours plus tard, j'avouais la mystification et je m'installais corps et âme dans la haute banlieue de VI. qui, ayant abandonné tout souci de défense, donnait libre cours à son envoûtement. Nous y passâmes un mois.

Des brouillards des doutes V. ressurgît à nouveau. J'annonçai à VI. l'imminence de la fin. Il me sembla que la

secousse allait lui être fatale. Peut-être le fut-elle, je ne l'ai jamais su. C'était un matin d'hiver, froid, ensoleillé, limpide. Je remontais la rue de la Paix tel le chevalier qui s'éloigne du château désormais éventré à la recherche d'une branche fleurie qu'il voudrait déposer au pied de ses murs. La Place Vendôme brillait resplendissante. Dans les antres insoupçonnées des grands bijoutiers je recherchais les perles dont l'orient transparent devait s'apaiser fluide sur son décolleté frémissant rose pâle. Le besoin de les lui offrir était douloureux et incontournable. C'était un cadeau d'adieu.

\*\*\*

Ce matin du début du mois de Juin, la chaleur est déjà forte. Je fais le même chemin. Je m'en vais acheter un collier de perles. Le deuxième. Le besoin de l'offrir à K. est douloureux et incontournable. C'est un cadeau d'adieu tout en étant un geste d'espoir. Sous le soleil, sur ce chemin des perles, l'âme se plaît à ondoyer dans un moment d'oubli qui ne mérite pas son nom.

Ces derniers quelques jours qui ont abouti à cette tournure des choses ne plaident qu'en partie la cause du chant du cygne. C'est, comme il y a huit ans, le dernier geste possible, mais il diffère du premier en ce qu'il donne ou laisse la parole à K. Or, ses derniers mots d'il y a deux jours, pleins ou vides de sens, mais point mensongers, pouvaient laisser rêveur. N'est-ce pas folie que de dire « je t'aime » pour « adieu » ?



## 21 Quito, dernière nuit

Il pleut à Quito. Je campe à l'*Hôtel de l'Aeropuerto*, un trou minable à 40 000 sucres la nuit. Il offre des « appartements » plutôt que des chambres, c'est à dire un salon de taille moyenne totalement vide à l'exception de trois fauteuils monstrueux en skaï orange gonflés comme des baudruches, une chambre à coucher de même taille et une salle de bains. La chambre, délabrée comme un squatte, n'est meublée que par un lit pour une personne, un placard et une table de chevet misérable. Côté ouest, des fenêtres crottées donnent sur une terrasse impraticable qui supplante depuis la hauteur inhabituelle du premier étage la jonction de deux boulevards. J'ai une vue directe sur la façade de l'aéroport de Quito, à quelques deux cents mètres. Les deux avantages notables de ce trou miséreux sont la télé qui s'avère divertissante et la première douche chaude et puissante depuis trois semaines.

J'aurais pu passer la nuit au *Gran Casino*, au centre de la ville, pour 5 000 sucres, mais l'Ecuador c'est fini. Depuis un moment je pense aux deux tours de clef que je donnerai rue L. ; deux tours de clef, cela veut dire que la maison est vide. Pas d'accueil, pas de miracle, pas de conte de fées. Cette histoire qui a commencé il y a 35 ans a été sans miracles.

Il y a un restaurant chinois de l'autre côté du boulevard, le seul qui semble faire mon affaire parmi les trois ou quatre du quartier. Deux taxis m'aspergent de

boue. Cela revient au même. Je n'ai pas faim. La nuit tombe, mais Quito avance de deux heures sur l'heure des Galápagos. J'ai le trac du retour. Le grand problème de ce voyage a été que j'ai eu le trac du retour depuis le premier jour. L'escale de demain à Panama City n'est qu'une dernière excuse. Je suis en train de rentrer.

Le film de la télé, *The Revenge*, a ragailardi ma sombre humeur. C'est un film de bonne tenue, avec Kevin Costner et Anthony Quinn, doublés en espagnol. Il raconte une histoire d'amour tragique dont certains rebondissements m'ont échappé. Au fil des images, je me suis surpris à chercher à nouveau la femme qui fût venue vers moi toute entière à l'instar de l'héroïne du film, de Niccola du *Juda de Léonard*, de la sublime Maria du *Chemin forestier* de Stifter, ou de l'ineffable Romana d'*Andréas* de Hugo von Hofmannsthal, ô, la belle écriture ! Ce soir-là j'avais oublié la jeune fille qui m'avait offert il y a vingt ans sa place dans le train bondé de paysans roumains.

J'ai dormi peu et mal, hanté par des cauchemars.

...Les derniers volcans enneigés de l'Ecuador se sont laissés voir un bref moment avant de disparaître sous la haute couche de nuages que le 727 de la Continental survole maintenant en route vers Panama City. Grâce à mon *upgrade de frequent flyer* je me retrouve en 1<sup>re</sup> classe en compagnie de seulement deux autres passagers.

*Plus tard 10 – Un moment vague / L'Esprit*

Quelques semaines plus tard.

L'esprit perd l'usage de ses gestes, il manque d'air dans un havre obscur où les jours incrustent dans sa pâte un sillon d'ombre et d'enfer. La flamme noire qui le consume s'agite sous des tempêtes éparses et mornes. Couleurs et sons sont sourds. C'est un effondrement.

Mais l'esprit qui s'effondre, à la différence des palais et bicoques, peut s'accrocher aux parois de sa chute et puis rebondir. C'est une chance. Il peut aussi décider d'une fin fatale ; des pans entiers de soi s'en sont allés dans la chute. Le sang, qui a coulé à flots, coagule sombre tout autour.

Que peut-il faire, l'esprit ?

Il cherche à la ronde. A court d'idées, il brigue le miracle. Il étouffe mais il n'est pas encore mort-vivant. Il s'obstine. Mettons qu'il oppose cet effort redoutable qui amorti l'effondrement. Un effort antigravitationnel. En fait, c'est ce qu'il fait dans sa chute. Il s'y oppose.

De l'air d'abord.

*Plus tard 11 – La voix de K.*

Souvent – par paresse j'imagine (pour ne donner cours qu'à une intuition) –, l'esprit abandonne l'analyse qui fonde les certitudes et les doutes, les raisons qui fondent sa chute. Marquant la fin d'un long intervalle, la voix de K. disloque les banquises. Elle l'emporte tel un tourbillon printanier qui explose en plein été. Un leurre. Mais il brasse l'air. Il respire. Le terrain vague et obscur qu'il habite frémit. Il s'imagine – l'esprit – tant de choses, il se croit emporter par un tapis volant, il navigue à sa guise. Il laisse monter son chant depuis sa source timide jusqu'aux abords du large.

Les femmes de la terre, celles qu'il peut voir de si haut, dans leur ronde, se tiennent par des colliers de perles. Il peut les voir ainsi. Il peut ne pas les voir. Les deux à la fois. Ce soir il les regarde d'un œil qui bat. Plus tard, il approchera cette ligne de rupture et clamera une phrase. Scrutera les créneaux du château. Se laissera voir en contrebas, à découvert. Derrière s'érigera la forêt sombre. Qui peut dire ?

## 22 Panama City

J'atterris de bonne heure au cinquième étage de l'hôtel *Acapulco*, au centre de la ville. La chambre ombragée m'accueille avec la même bienveillance que celle de l'hôtel *Palmares* de Puerto Ayora. De surcroît elle a l'air conditionné – que je n'utilise pas –, une télé, et, sur sa face nord-ouest, un petit balcon qui me laisse voir à moins de 200 mètres la *Bahia de Panama*. Je me prélasse un moment dans le courant d'air qui traverse la chambre depuis la porte du balcon large ouverte et la fenêtre de la salle de bains. La lumière diffuse change au gré des ondulations indécises des rideaux jaune pâle. Il me semble baigner dans une atmosphère d'été bucarestois du temps de mon adolescence...

Vers 11 heures du matin j'entreprends à pied un premier tour dans la ville. L'*Acapulco* est à deux pas du centre populaire (et géographique) de la ville. J'y prend l'*Avenida Central* au croisement avec *via Espatra* et je la suis vers le sud-ouest jusqu'au *Cap San Filipe* d'où l'on voit toute la *Bahia de Panama*.

Dès les premiers pas, Panama City révèle une substance nettement plus occidentalisée que celle de Quito. L'*Avenida Central*, un mélange de Canal Street et de Broadway new-yorkais, trépide sous une chaleur tout aussi accablante que celle des étés torrides de la grande ville. Les trottoirs larges et poussiéreux sont noirs de monde. Tous les rez-de-chaussée abritent des bazars et autres commerces plus monocordes dont les larges

devantures ouvertes sur la rue s'entremêlent avec une multitude d'étalages plus petits où fruits et légumes de toutes les latitudes s'amalgament avec des loteries ambulantes, des articles électriques, des bijoux de pacotille et des plats cuisinés aussi diverses qu'inattendus ; leur aspect et arômes sont bien plus alléchants que ceux de Quito. Tous les magasins d'une certaine taille possèdent leurs aboyeurs dégénérés en ceci qu'ils claquent leurs mains plutôt qu'ils n'aboient. La marchandise qu'ils offrent, essentiellement vestimentaire, sa qualité et son look rappellent les boutiques qui polluent le Boulevard Saint Michel à Paris au plus bas de leur gamme. La ville est infestée d'hommes en kaki (policiers, militaires, paramilitaires ?) qui se tiennent en grappes, armés de revolvers et d'énormes gourdins noirs, et de vigiles isolés fusil à pompe au poignet ou autres bazookas à l'épaule. Les cireurs de chaussures, jeunes, nomades et omniprésents en Ecuador, sont remplacés ici par des adultes sédentarisés. Quant aux mendiants, leur niche semble remplie par des femmes asiatiques entre deux âges plutôt de bonne allure.

Des autobus innombrables peints en couleurs vives dans un style psychédélico-naïf latino-américain, plus grands, moins bruyants, mieux entretenus et plus sauvages que ceux de Quito, s'élancent comme des bolides aveugles parmi la cacophonie du trafic.

Hors son agglomération marchande, la ville retrouve sa patine coloniale dans une limpidité transparente. Des palais et des villas fleuris aux façades jaune ocre parées de bouquets de palmiers se suivent avec une grâce nonchalante le long de rues ombrées et vides où

chipotent ça et là des fontaines solitaires. Le silence est aéré et frais, l'élégance ancienne ondoie légère telle une nappe parfumée. Des bâtiments plus modernes, sans style, se fondent sans offense dans cette architecture sereine. Plus loin, vers l'ouest, les cartiers pauvres, décrépits mais hauts en couleurs, évoquent ceux de la Nouvelle Orléans, d'une Séville idéalisée, de Barcelone, ou alors d'une New York tropicale où les maisons se hissent sur quatre niveaux tout au plus. Panama City rehausse le ton et la fébrilité du regard.

La mer l'enlace par le sud et par l'ouest. L'Avenida Central finit sur une belle place face à l'océan. Elle surplombe la mer de quelques mètres et cache une petite plage où la paresse des vagues est importunée en ce moment par deux gamins qui s'y baignent. Ici ou ailleurs, dans les rues peuplées d'une calme agitation, des merles à longue queue et au plumage bleu noir lancent par vagues des piailllements stridents qui arrivent de toute part. Très loin à l'est, des collines aux contours flous font l'arrière-fond de *Baitilla*, un groupe de sky-scrapers qui s'avance dans la baie telle une petite Hongkong. A l'ouest, à une centaine de mètres de la place, s'ouvre l'arc majestueux d'un golfe silencieux. Les frontons bleu et rose pâle d'un bastion de maisons en bois hissées sur pilotis le dominant depuis une masse rocheuse qui s'avance dans la mer. Leurs toits en taule rouillée, les trous noirs des fenêtres sans vitres, les lattes arrachées qui découvrent autant de trous béants vers leurs entrailles dégagent un romantisme tropical d'une Louisiane imaginaire, inhabitée. Du linge multicolore remuant dans le vent prouve le contraire. Au pied des rochers, sur une petite fraction de l'envergure du

golfe, une plage au sable brun suit le contour d'une paire de fesses rebondies. Elle est peuplée par une douzaine de gamins agités par la liberté, la mer, la ville qui les encercle et par l'insouciance de la pauvreté. Toujours vers l'ouest mais bien plus loin, avec des collines vertes en arrière plan, se laisse voir *El Puente de las Americas*, arche métallique qui marque l'ouverture sur le Pacifique du Canal Panama.

Des femmes-adolescentes sillonnent de temps à autre l'atmosphère torride, telles des étoiles filantes. Leur beauté n'est pas homogène, elle se concentre tantôt dans leurs visages de *Mestizos* qui donnent au néophyte la sensation flottante d'un métissage savant de nègre, malayen, amérindien, japonais, esquimau, mexicain, tantôt dans leurs corps et surtout dans leurs jambes dont la vigueur bronzée n'a d'égal que la finesse sensuelle du trait. Parfois, rarement, visage et corps se retrouvent assemblés dans un seul être dont la beauté est fracassante. Certaines portent leurs cheveux bouclés, d'autres les gardent lisses ou doucement ondulés, roux, roux-bronze, châains et même blonds. Ces teintes se mêlent si bien à leur trame brune originelle que j'hésite entre ne pas me laisser faire et le plaisir du regard.

Pour 8 dollars l'heure un de taxi me fait le tour de la ville et de ses alentours, y compris, Panama oblige, son canal. On commence par le dernier. Il n'impressionne ni par son gigantisme ni par la majesté cachée – à ce que l'on dit – de l'œuvre ; tout juste une écluse du canal Saint Martin agrandie notablement. Notablement en effet car il laisse passer 94% des tonnages de ce monde mais bien en



deçà de la large voie d'eau que j'attendais. L'heure est bien choisie car deux bateaux gigantesques, le *Century Leader No. 1* frappé du sigle TOYOTA, et le *Medea*, des Wallenius Lines (une compagnie suédoise), font à la suite leur très lente et grandiose entrée dans le Pacifique. Dans les tribunes depuis où on les regarde, d'autres guides excellent en détails de toute sorte. Le mien ne parle que l'espagnol ce qui le contraint au silence. Mais, mine de rien, j'arrive à en baragouiner quelques mots.

Sur le chemin du retour, le taxi s'attarde plus que je ne le souhaite dans les quartiers américains aux riches villas modernes et aux infrastructures opulentes ; les transports en commun, les écoles, les hôpitaux, les bibliothèques sont ici au service exclusif de l'occupant-protecteur que mon chauffeur n'a pas l'air d'avoir à la bonne. A ma surprise, je comprends une bonne partie de ce qu'il me dit et, tel un bébé qui fait ses premiers pas, je déploie à l'improviste mes premières phrases en espagnol. L'espagnol d'ici m'est plus familier et l'accumulation de l'inexprimé durant ces trois semaines de voyage semble porter d'un coup ses fruits. D'une manière générale je suis plus à l'aise, même gestuellement je communique mieux. Mon chauffeur hispanique m'est plus proche que l'équadorien de Quito, d'Otavalo ou de Santo Domingo de los Colorados.

Une grande chaleur assomme la ville. L'Acapulco m'offre sa fraîcheur.

Avec le soir qui tombe, je repars pour une nouvelle virée à pied dans la ville. C'est en abordant les quartiers en retrait, leurs ruelles apparemment inoffensives mais en

fait plongées dans une activité occulte, fervente, intraduisible, que je ressens enfin le côté rassurant de la présence armée déployée à tous les carrefours. A défaut de m'y faire attaquer, je commence ma visite par me cogner contre un pilot métallique à la hauteur de la verge. Le choc est total et ma vigilance s'étend maintenant jusqu'au objets inanimés. Mon sourire s'en va aussi pour un long moment.

La nuit, Panama City ressemble encore plus à New York. Paradoxalement, la ressemblance s'étend même aux choses qui rendent ces villes différentes : le brun généralisé de ses habitants, leur langue et leurs origines, les vigiles en tenue de combat, les bus psychédéliques qui s'élancent fous de vitesse dans un nuage de klaxons et dans une aura de clignotements rouges, la pauvreté sans faille, l'agitation fiévreuse des rues sous des lumières intenses, sous des faibles ampoules jaunes, ou dans l'obscurité des quartiers marginaux, la peau galvanisée, l'esprit survolté, la chaleur humide, les crêtes des palmiers estompés dans le noir, l'extravagance des poubelles éventrées, épandues..., cette *little big apple* hispanique des tropiques dévêtue dans la nuit fait belle figure sous mes yeux de voyageur d'ailleurs en fin de voyage.

J'arrête ma recherche d'un restaurant dans un trou aussi inévitable que crasseux où un demi poulet barbecue arrosé de trois bières pression vaut \$3.50 et où la serveuse belle et fatiguée dont l'univers peut aussi bien s'arrêter à quelques mètres à sa ronde sans que cela lui voile le regard, n'est payée que \$150 par mois. A la hauteur de son cinquième étage, l'Acapulco me reçoit aéré et léger.

Panama est un isthme coupé par un canal.

*23 Panama– Houston, Houston Airport et fin*

A 6 heures du matin, la ville bourdonne sous la chaleur sans fin. Douche, pompes, etc. Une tranche de pastèque dans le restaurant voisin et un Coca pour la route. Les chauffeurs de taxi nichés auprès des hôtels accrochent les premiers clients. Je choisis celui qui m'avait déjà accroché hier sans succès. Il me propose \$15 à la place du tarif apparemment immuable de \$20. C'est probablement le service le plus cher de Panama City. A 8:30 h la chaleur bat son plein.

Le vol jusqu'à Houston prend trois heures et demi. Je fantasme déjà sur les *nachos* au fromage et la *marguerita* rituels lors de mes arrivées aux U.S.A.

La marguerita est excellente, les nachos, un peu moins. J'ai cinq heures d'attente. Mais dans l'esprit je suis déjà arrivé.

Le suis-je ?

*Le cheval qui lit*

*Avez-vous vu un cheval marron ?*

*l'étable est vide  
le foin a moisi*

*un foin si fragile  
si tendre – parsemé d'anthémis*

*où est-il mon cheval*

*Cher ami  
ce cheval*

*Dans son torse une épée enfoncée jusqu'au  
manche*

*derrière la clôture  
il lit*

*éclairée par la Lune  
l'histoire d'un chevalier orange  
qui cherche de par le monde –  
à souhait médiéval –*

*son cheval*

*La lune et les étoiles*

*dans la voûte céleste  
surveillent les pages qui filent  
sous ses yeux de cheval*

*L'histoire rocambolesque*

*les happe tous les deux  
sa passion est immense  
l'appel est fatal*

*Entre poignée et torse*

*l'acier de fin ouvrage  
d'où jaillit le tranchant  
qui a fendu son âme  
– incrustés l'un et l'autre de gemmes*

*transparents*

*l'éblouit éclatant sous la Lune  
bien moins que le conte  
du chevalier sans cheval*

\*

*La lune et les étoiles*

*dans la voûte céleste  
cette nuit encore sont à leur place  
vues de très loin  
et vues de près  
cette chose qui ne se pose  
elles sont à leur place de même  
ailleurs*

*mais où est le cheval marron ?*

*voici que sa place*

*combien chaude il y a un moment  
dans le foin parfumé  
est froide*

*et le foin est cassant*

*Le cheval en question*

*bien qu'il fisse noir*

*et que la nuit soit trompeuse*

*nous l'avons vu à l'instant*

*sur le marbre chauffé du palais d'une princesse  
allongé tout de long contre une marche couverte  
il lisait*

*La princesse – très proche*

*d'une main dont le frisson*

*n'est pas donné à voir*

*tournait les pages du livre*

*sous ses yeux de cheval*

*Sa robe invisible ses perles transparentes  
son souffle qui irrigue les vastes déserts des astres  
l'apaisent et le bercent*

*sans que rien ne balance*

*si ce n'est que les pages*

*qu'effeuille la princesse*

*du conte de fées qu'il lit*

*Dans son torse enfoncée jusqu'au manche*

*l'épée se tait pensante*

*l'éclat de son tranchant*

*dans le rayon de lune*

*dérive*

*et les heures passent*

*ses heures de cheval*

\*

*Quel conte quelle princesse  
quelle épée dans quel torse  
quelle voûte céleste quel temps médiéval*

*qui pourrait reconnaître  
sa couleur dans la nuit  
    en passant  
    assis à la turque sur le tapis volant  
    fumant l'histoire du monde  
        rafraîchie de sorbets  
    les paupières mi-closes l'air entendu  
        et les lèvres mielleuses  
qui oserait conter le conte de mon cheval*

*L'homme s'assied le regard vers le bas  
                            les mains sur ces genoux  
les deux se taisent*

*le voyageur enlève sa lourde pelisse  
                            et l'allonge sur un banc  
s'allonge à son tour en se recouvrant de ses pans  
et regarde la poutre maîtresse  
    la flamme d'une lampe à l'huile  
    respire sans hâte  
    dans l'ombre du courant*

*Voudrais-tu emprunter ce tapis volant    dont tu parles  
voler voir ce cheval et princesse  
ce tableau infernal ?*

*Bonne nuit et à demain*

*Depuis un long moment  
roulé dans sa pelisse  
le voyageur dormait*

*En rêve il se voit sur un immense bateau  
dont le pont peuplé de marchands rigolant  
dans leurs barbes  
s'étend à l'infini de par l'océan*

*il rit aussi    Oh Dieu son rire est vaste  
se déverse en cascades sur la poutre maîtresse  
alors qu'il dort immobile sur le banc*

*L'homme sans cheval  
assis  
écoute des bruits de sabots improbables  
le regard incrédule la douleur obstinée  
au milieu du vaste pont  
Voilà qu'il se lève*

*Cependant le conte s'achève  
l'odeur de foin légère dans l'air  
remonte les pentes*



*Le cheval marron qui a lu penche la tête  
vers la nappe de cristal qu'irise le rouge  
de la goutte immobile  
dans son torse enfoncée jusqu'au manche  
l'épée abyssale du temps*

*Plus tard 12 – L'Apocalypse*

En substance, voici sa version à lui des choses.

Bien sûr, il pourrait commencer cette histoire dès son début et la raconter toute entière, mais là, ce qui le presse est sa dernière grande phase, celle dont Bérénice, il y a un an et demi fut le premier chapitre.

Elle eut le rôle de sa vie. Non pas de sa vie pour toujours, mais de sa vie jusqu'à ce jour-là. Et sa vie, justement, pouvait enfin commencer. Bien sûr, sa vie avait commencé quelques trente ans auparavant à Paris et avait déjà rebondi de nombreuses fois aux quatre coins du monde, en commençant par des villages perdus au Maroc – où son père, communiste juvénile, s'essayait à restructurer l'agriculture et l'esprit paysan –, pour se poursuivre à Grenoble, ville de sa petite enfance, à Toulouse et dans ses environs dans une communauté post-soixante-huitarde où elle a connu l'amour pour rater l'adolescence, à Paris à nouveau – première escapade ahurie et libertaire –, en Corse où elle rêva de maisons que l'on possède, du couple adulte – alors qu'elle n'était qu'une gamine –, et des jardins que l'on cultive, dans les Caraïbes qu'elle atteignit embarquée comme mousse sur un voilier où sa belle moue et sa fougue faisaient belle figure, et puis, en compagnie d'un bel homme, à Londres, à New York, en Australie. Voilà qu'elle se faisait femme sans qu'elle s'en aperçût pour s'être imaginée l'avoir déjà été depuis un long moment. Elle restait fille pourtant et les

hommes en raffolaient. Tant d'hommes. Et puis, brusquement, mais avec naturel, à Sidney, elle fut reçue à l'école d'art dramatique. Le théâtre, les hommes et les continents qui défilent. Elle fit son premier film et eut le rôle de tête, quitta l'Australie pour New York, à nouveau, et arriva enfin à Paris. Alors, du faîte de ces vingt-quatre ans, parce qu'il en était grand temps, la vie trouva bon de la soumettre à sa rude épreuve. A Cannes, lors de la présentation de son film, elle se crut Marilyn. Au bout d'une brève histoire avec un homme de quelque éminence et après quelques mois parisiens, gloire et rêves s'effilochèrent. Ils se rencontrèrent, se séparèrent aussitôt – lui il partait pour un séjour d'un an en Amérique – et se retrouvèrent enfin pour de bon un an plus tard, à Montmartre. Deux parisiens errants, un scientifique étrange et une jeune comédienne trop désorientée par sa propre histoire, trop absorbée à enjoliver son destin pour pouvoir jeter sur le monde le regard qui enchante, qui exalte et électrise, le regard justifié et vaste qui emporte les grands rôles.

...Et voilà que cinq ans plus tard, les choses se mirent en place pour le mieux. Bérénice commençait comme une traînée de poudre et jaillissait comme un puits de force. Jouer Bérénice sur une belle scène parisienne, qui pourrait désirer davantage ? Cette chose, cette incroyable tournure des choses devait – telle est la vocation des premières heures de délices –, pouvait la porter vers les sommets de la consécration, cela ne tenait qu'à un fil. Et cela ne fut pas ainsi.

De son côté, de près – un rapprochement qu'elle demandait tout en en subissant l'oppression (l'oppressait-il pendant ces moments de partage qu'il prenait à pleins poumons, il ne le sait toujours pas) –, ou de loin, il y participait corps et âme. Bérénice s'acheva sur une note d'espoir déçu, de souvenirs fantastiques et fantasques, de poussière du chemin. Rien n'était encore fait. Tout était à refaire. L'âme rétrécissait sous la peur. Une petite peur qui se faisait, peu à peu, grande.

Il lui fallait bien croire qu'il n'avait pas su contribuer comme elle l'avait souhaité. Rétrospectivement, il lui semble qu'en ce début d'été-là les choses étaient déjà dites. La nuée de lassitude qui l'avait envahie de toutes parts a dû s'immiscer dans les fibres du couple ; pour l'atteindre, elle devait projeter son regard à travers des brumes de regret et d'incertitude. Qu'elle fonction remplissait-il au juste dans ce marasme de comédienne ? Pouvait-il y avoir contribué ?

Pour des raisons dont il ne se souvient plus, précises mais sans nouveauté, sur le fond épais de l'angoisse que l'on retrouve à la descente de scène, leur relation, d'abord de façon sourde, commença son effondrement. Une grande désillusion de comédienne, une deuxième à six ans d'écart, trouvait à nouveau – cela lui revient en y réfléchissant – son écho dans une dérive d'amour. Il ne le savait pas à ce moment-là. L'homme au regard qui ne concède aux choses que ce qu'elles sont, telles qu'il les pense, et qui l'aimait – le guerrier imparfait à l'affût des moindres remous aux fonds de son âme, du moindre rebond pour peu qu'il ne fasse part de la vaste et furieuse catégorie d'objets illusoires –, ne voulait pas y

ajouter foi. Et, quand bien même le grondement de cette séparation profonde montait à la surface, il ne comprenait pas. Une année plus tard, il ne comprend toujours pas. Expliquer n'est pas comprendre.

Leur voyage, leur escapade d'été fut une catastrophe. Sous le soleil puissant d'un pays à la mer, dans un lieu perdu parmi les rochers saupoudrés de sable, nus, ils ne purent se toucher. Cet épisode d'une heure où les degrés d'impuissance, de rage – pour ce qui le concerne –, de rétrécissement et d'angoisse – quant à elle –, se distillèrent au long d'une suffocante tension, les pénétra tous les deux comme un bloc de marbre.

Ce fut au retour, maintenant qu'il y pense, que débuta de la fin. A peine rentrés, elle eut une proposition pour un téléfilm anglais qui allait se tourner en Crimée, au bord de la Mer Noire. Ce devait être un long tournage, de quatre mois au moins, avec quelques allées et venues. Elle partait une dizaine de jours plus tard, délivrée d'angoisses et délivrée de lui. A Sébastopol, champignon accessoire de l'énorme explosion soviétique, elle rencontra D\*\*, comédien de la troupe.

Ses brefs passages à Paris, non-annoncés, qu'il attendait au début comme l'on aspire à l'eau dans le désert, ces retours sporadiques devinrent de plus en plus sulfureux, brûlants, intenable. Quelque chose qu'il n'arrivait pas à saisir était en train de couvrir l'œuf de la déchirure. Le malheur s'avancait à pas de loup. Il recevait ses brèves apparitions tel le soldat qui pare sans espoir mais avec rage les balles d'un ennemi qu'il pensait son allié. Mais le malheur c'était quoi ?

Leur ami de longue date, celui grâce à qui ils s'étaient rencontrés six ans auparavant, se mourait. Il se fit une habitude d'aller le visiter. Le long du large trottoir recouvert de feuilles mortes qui accompagne par le sud le parc Mont-Souri maintenant sans pagode, depuis la Cité Universitaire jusqu'à l'hôpital du même nom, le soir, l'âme du mourant et l'automne soufflaient comme ces vents que l'on inspire charnels et philosophes, les poumons dilatés, l'œil qui plisse sous la force majestueuse de perspectives étranges.

Ainsi, dans le lugubre général, celui de la mort, nourrît ses forces. Solitaire depuis des mois, il faisait son entrée, la conscience claire, dans une autre ère, un espace et un temps qu'il avait déjà pressentis – ses analyses et anticipations étaient souvent justes –, mais dont l'ampleur sillonnée par des vibrations en fuseau, par des étoiles filantes et des sons rebondissant tardivement contre d'obstacles en bronze, lointains et invisibles, dont l'ampleur, donc, laissait le champ entier à l'inconnu. Cette nouvelle ère, il s'y voyait contraint, mais il ne la subissait pas. Il ne l'acceptait pas non plus, mais il la vivait corps à corps. En fait, il décidait au jour le jour de ne pas y croire. C'était l'ère sans Eve.

Par ces temps symphoniques et minéraux, alors que les quatre mois de tournage devinrent presque six, sa détermination à lui fut entière. Comment aurait-il pu savoir que sa détermination à elle n'allait le devenir que six mois plus tard ? Car, ayant conclu qu'elle avait oublié de l'aimer, il ne soupçonnait pas pour autant la présence déjà bel et bien imposante de l'autre – nouveau mirage

dont elle n'était pas fatalement dupe –, celui dont l'accueil sans réserve requérait qu'elle le poussât lui et leur amour en ruines au bord du précipice. Mais, en y réfléchissant, ce comportement assassin était un signe d'amour. Si non, pourquoi aurait-elle eu besoin de tant d'acharnement ? Cependant, « C'est quoi l'amour ? » disait l'oncle de leur ami commun qui se mourrait dans le service des soins palliatifs et cette réflexion rebattue et fruste prenait pour la première fois un sens profond et libérateur

Il lui proposa un dernier défi. Revenir toute entière ou partir toute entière. Elle tira de cet ultimatum le courage de basculer vers l'autre. C'est ce qu'elle recherchait, il pense. Il ne l'avait encore jamais vue trouver assez de forces en elle seule. Pourtant n'avait-elle pas quitté mille rivages, n'avait-elle pas épuisé quatre continents ?

Elle partit, mais sa démarche fut chancelante. Sa main qui aurait dû tenir tout haut la torche de la conquête était soulevée à peine. Ils crurent tous les deux que l'histoire s'achevait. Elle allait se poursuivre sur d'innombrables mois de lourde et désespérante tourmente.

Il s'envola très loin, voyage thérapeutique d'un mois. Elle profita de son absence pour rester, en étrangère, dans leur appartement, le temps de faire quelques travaux dans celui qu'elle venait de louer par hasard (par hasard ?) à quelques 300 mètres de celui qu'elle quittait. Selon cette version qu'il donna six mois plus tard à l'histoire, elle devait alors accéder enfin à la liberté de recevoir sans remords le nouvel homme de sa vie.

A l'autre bout du monde, jour après jour, il la pensa intensément. Comme si leurs ruptures définitives, cette dernière entre toutes, étaient sans conséquence, comme si, face à tant d'amour, l'on ne peut opposer des failles ou des digues. Le spectre d'un autre homme ne lui effleura jamais l'esprit. Ne voulait-elle pas être solitaire ? Ne voulait-elle pas se recueillir ? Et pourtant, selon cette version de l'histoire, maintenant poussiéreuse, leur passion, à D\*\* et à elle, se déchaîna à cette époque.

De retour, en la croisant *in extremis* alors qu'elle quittait ses lieux à lui maintenant, leurs lieux à eux d'avant, elle afficha détachement, froideur et résolution. Il avait, bien sûr, fabulé. Avec le recul, il la revoit porteuse d'une crainte cachée et irrépressible. Ils n'allaient point se voir, ils n'allaient point se parler. Ils ne se virent ni ne se parlèrent pendant une éternité. Pendant un mois.

Et puis ils se revirent. Il ne se rappelle plus qui avait appelé qui. Selon elle, ce fut lui. Qu'importe. Ils se rencontrèrent dans un grand jardin et passèrent un long moment dans un bistrot. C'est là qu'elle lui présenta sa doctrine. Les mots-clefs en étaient « liberté », « solitude », « s'y retrouver ». Voilà ce dont elle avait besoin. Il y crut avec désespoir, mais il y crut. Il y a trois jours il y croyait encore. Pourquoi aurait-il imaginé une autre présence dont elle ne lui avait jamais parlé et qu'elle appelait de ces trois beaux mots sans appel ? Ne lui avait-il pas fait savoir depuis toujours que face à l'amour qui s'en va il n'aura qu'à déposer les armes ? L'aurait-il su, son chemin aurait été moins sinueux, moins dramatique. Mais elle n'avait pas tranché et ne voulait pas qu'il le sût. Que disait-elle à



l'autre pendant ce temps-là, voici une chose qu'il aimerait savoir. Lui parlait-elle de « liberté » et « solitude », ou lui parlait-elle amour ? Lui disait-elle « je t'aime » comme elle le lui disait à lui, même maintenant ?

« Liberté », « solitude » et « recherche de soi » les séparèrent à nouveau. Encore et encore, une fois par mois en moyenne. Pour leur deuxième rencontre, elle lui dévoila une partie, une partie seulement du mystère. A son insistance, elle lui avoua avoir *eu* une aventure. « Avoir eu » et non pas « avoir ». Il lui dît que le passé il le mettrait de côté, mais l'avenir ? Elle invoqua avec force l'amendement « liberté » de sa doctrine. Il s'appuya, dans son for intérieur, sur l'amendement « solitude », mais elle donna à cette clause une importance secondaire. Elle ne parla pas de l'autre, de la « liberté » qu'elle lui consacrait et lui ne l'envisagea toujours pas. Il préférait croire, la mort dans l'âme, aux rencontres de fortune, passagères et sans suite. Pourtant, strangulé par l'impuissance, il demanda une trêve, il lui fallait cesser de la voir. Ils s'entintrent, comme par le passé, pendant un mois. Comme par le passé, il entama des ébauches de barricades derrière lesquels il commença à respirer.

Et puis, une nuit, elle l'appela avec sa voix d'il y a longtemps, des jours d'amour. Grave et veloutée, tendre mais timide, c'était une voix qui avouait faiblesse et besoin de réconfort. Il frémit et démantela ses barricades. Ils se virent cette nuit là – c'était tellement facile, elle n'habitait qu'à trois cents mètres –, s'embrassèrent, vécurent des moments anciens, peau contre peau, d'amour. Mais, par la suite, elle insista sur l'abstinence, et les mois qui suivirent furent une suite de séparations et de retrouvailles,

d'érections et démolitions de barricades, de poches d'air et d'étranglements.

Maintenant qu'il connaît le fin mot de l'histoire, il ne sait plus à qui elle était infidèle. Car à aucun moment l'autre ne semblait exister alors qu'il était raison et cause de leurs ascensions et chutes. Ou alors, n'était-il que prétexte. Mais elle avait la foi chancelante. Et lui, sans doute, préférait l'aveuglement. Aussi, trouvaient-ils tous les deux leur compte dans ce trouble bardé de catastrophes.

Il partit à nouveau. C'était son voyage annuel du début du mois de mai aux Etats Unis. Cette fois-ci il allait faire une escale en Israël, lieu redouté entre tous. Il sut cette fois-là qu'il n'allait pas pouvoir ériger à nouveau ses barricades. Son souffle lâchait, un râle suffocant montait de ses entrailles. Israël précipita sa chute. Il en revint explosé et fou d'amour. Pendant trois jours il l'appela au bord de l'asphyxie. Elle n'était pas là. Le troisième jour elle l'appela. C'était un vendredi. Ce jour-là, sans qu'il le sache, l'histoire se précipita vers sa fin.

Elle était malheureuse et frêle. Pour la première fois elle lui parla de l'autre. Il réussit à l'écouter et à la vivre comme si elle lui racontait une journée anodine. Mais son attention passive ne dura qu'un bref moment. Il ne réalisait toujours pas la présence ininterrompue de ce personnage fantôme qu'elle lui présentait enfin du bout des lèvres. Avait-il été la cause de leur calvaire depuis bientôt un an ? Avait-il été sa « solitude » et « liberté » à elle ? Était-il là pour durer ? Lui avait-elle dit pendant ces temps

d'enfer « je t'aime » ? Non, avait-elle l'air de dire, mais le lui disait-elle néanmoins ? Oui, oui, ô que oui, comment pouvait-il en être en autrement.

Ils firent mal l'amour. Ils l'avaient mal fait tous ces derniers temps. L'infidélité coupable rend les sens amorphes. Une nouvelle et bonne raison pour cesser de le faire, disait-elle. C'était dit d'une façon qui le blessa car la comparaison avec l'autre était à fleur de peau. Il ignora la blessure. Il en avait ignoré maintes autres. Il les avait ignoré toutes. Toutes les ressources de ses armées de l'intérieur étaient prêtes pour la reprise de la citadelle. Son seigneur à elle d'outre Manche ne lui était pas présenté comme le vrai seigneur et il était sûr qu'une citadelle sans seigneur pouvait être prise. Mais la citadelle se refusa au combat. C'était la fin. Sans y croire tout en y croyant il la célébra en lui offrant un collier de perles.

Une semaine plus tard, une semaine d'enfer, elle l'appela pour « entendre sa voix ». L'horizon s'éclaircit pour un moment. Pour peu. Deux semaines plus tard il l'appela à son tour. Jamais il n'aurait pu soupçonner : elle lui apprit d'une voix qui trébuchait qu'elle était enceinte. De qui ? De lui. Était-elle sûre ? Autant qu'elle pouvait l'être. Elle allait avorter. Pouvait-il la voir ? Non, pas avant quelques jours, pas avant la semaine prochaine.

Ce jour-là il le passa prostré. La nuit il lui écrit une lettre. Il était hors de question d'attendre son bon vouloir pour la voir. Il fallait qu'ils se vissent tout de suite ou jamais. Il lui déposa la lettre dans sa boîte. Deux heures plus tard elle l'appela. Elle esquissa un début de refus d'accepter ses termes, mais elle finit par le rencontrer

quelques heures plus tard. Il la mit au pied du mur. Il ne sait pas quel mur. Il ne sait pas s'il y avait un mur. Il insista sur l'énormité de l'événement et la somma d'en tirer les conséquences : changer leur stratégie toute entière ou faire le vrai saut de la séparation sans retour. Après quelques faibles contorsions, elle choisit la dernière. Elle lui apprit qu'elle passerait le week-end chez sa mère. Il lui suggéra de reporter sa décision jusqu'à son retour dans quatre jours. Les larmes aux yeux, elle refusa. Ils se séparèrent. C'était Boulevard Saint Michel. Quand avait-il connu douleur si intense ? Un quart de siècle auparavant, mais aussi dans la première année de leur histoire quand, depuis son Westfield désolé, enragé d'amour et d'éloignement, il tendait l'oreille au travers de l'océan jusqu'au point où sa pensée se démembrait pour l'atteindre, alors qu'elle se désespérait de mener joyeuse vie dans un Paris qui lui était déjà contraire mais où les hommes étaient ravis par sa beauté de star. Allait-il à jamais s'en sortir ? Palabres.

La saut qui rampe depuis un an maintenant est définitivement consommé. L'est-il ? Il n'arrive pas y croire. Deux jours plus tard, il craque. Frémissant et fiévreux, il arrive à retrouver le numéro de la mère. Il ne sait pas à qui des deux il veut parler, mais il lui faut parler à l'une ou à l'autre. Il y a toujours quelque chose qui manque au compte final. Il appelle. La mère lui apprend qu'elle n'est pas là et qu'elle ne l'attendait pas. Elle est donc auprès de l'autre avec son bébé à lui (!?) dans le ventre. A ce point de l'histoire, un voile noir recouvre la voûte du ciel.

\*

Voilà sa version à lui de l'histoire. Certes, il la raconte bien vite et laisse de côté maintes détails aussi graves qu'oubliés. Mais, sans figoler, ce sont ses faits à lui. En ce moment, il y voit une période infinie de souffrance et une banale relation en triangle qu'on lui a présentée sous la forme d'une fable où « liberté », « solitude » et « recherche de soi » jouaient la ronde dans des marais d'hésitations et d'impuissances. Cette version des choses, il la lui transmet.

*Plus tard 13 – Une conversation de nuit*

Cette version n'a pas duré. Les choses que l'on vit, nous les revivons autrement par la suite. Les deux versions sont aussi vraies. De toute façon, les choses sont plus complexes. Toute analyse peut être analysée à son tour. Tant que cela vaut la peine. Que dirait-il maintenant ? Mais voici une autre histoire.

Quand, à son retour d'où que ce fut, elle eut connaissance de cette version des choses, elle l'appela tard dans la nuit. Ayant dit toutes les choses, les choses n'étaient toujours pas dites. Il attendait cet appel.

Il y avait dans sa voix une façon franche et distante de se poser qui servait bien le message. Cette version à lui, elle la trouvait outrageuse et la décevait profondément. Qu'il puisse regarder leur histoire avec cette désinvolture

pratiquement calomnieuse, la laissait sans paroles. Quant aux particularités concernant Bérénice, elles étaient tout simplement fausses. « Fausses ? » lui demanda-t-il. Oui, fausses, mais cela n'a pas d'importance. C'est ce « banal triangle » dont il parle, qu'elle trouve outrageusement désolant. Il n'y est pas du tout. Mais elle ne tient sûrement pas à l'en persuader. Et cette façon à lui d'avoir le beau rôle... Enfin, elle veut lui retourner les perles.

C'est une belle voix. Sa détermination l'enchanté et le laisse perplexe. Il n'y a pas que de l'amertume et de la déception, il y a aussi un timbre insurrectionnel, une levée de haute importance, une clameur retenue. Se serait-il trompé à ce point ? Il prend la parole. Sa voix est plus posée que jamais. Chaque mot est presque une phrase. Il s'avance pas à pas, avec une précaution extrême qui vibre dans chaque phonème, d'une énigme à une autre en indiquant ses solutions et les zones d'ombre qu'il décide d'accentuer. Il veut bien que ce château soit de cartes, mais enfin, où était-elle ces derniers quatre jours ? Chez un ami, au bord de la mer. Il décide de la croire.

Un calme profond et durable se pose sur son esprit. Il fait un pas en arrière et la contemple sans fougue. Sur les marmites bouillonnantes de l'Enfer, les couvercles trépidants il y a un moment reposent maintenant en silence. La partie de son être que cette dernière semaine avait déshumanisée s'évapore, comme une blessure qui cicatrise miraculeusement. Il n'y a pas de miracles.

Elle va mal et le mal va en croissant. Elle ne travaille pas, elle est seule, qu'importe son D\*\* – parti ou oublié. Ils recommencent à se voir. Ils ne se touchent pas.

Si, quelquefois il la prend dans ses bras. Elle le garde dans les siens mais tout au fond elle retrouve l'infernal obstacle... Ils dînent, ils parlent. Elle parle. Elle parle ses angoisses, le théâtre, le non-théâtre... Ce n'est pas qu'elle l'ignore, elle ne parle qu'à lui, mais une grande fatigue l'empêche de lui dédier le moindre signe tendre. Ca lui arrive alors de la quitter avec empressement pour se défaire de l'être en chair et en os dont l'emprise le vide, et de retourner chez lui pour retrouver dans le silence de l'espace solitaire celle qu'il porte en lui-même, le spectre vrai de l'autre. Comme elle est étrange cette créature siamoise qui le peuple.

*Plus tard 14 – Une promenade*

Etranges aussi ces jours de juillet qui ressemblent aux choses sans nom immergées dans les crépuscules frais accrochés aux révolutions de la terre. Ce sont des vestiges qui pulsent, une lente respiration les anime encore dans un paysage vaste et obscur dépourvu de cascades et de piques abruptes, exempt de plateaux et de vues infinies, sans forêts, sans chemins enfouis, sans lacs ou grands vents. Le sourcil trace une imperceptible flexion qui relève la paupière qui dénude l'œil. Aussi la courbure du sourcil paraît-elle plus marquée, le blanc de l'œil ressort agrandi et l'étonnement se mélange à l'illusion improbable que l'on ne recherche plus ou que l'on recherche à peine, mais qui valse dans les lumières faibles et incertaines au-dessus des quartiers amples du passé faisant front au flou de ce qui se trame.

Une longue promenade vers le nord, au-delà des portes de Paris, à Saint-Ouen, tard le soir, une promenade qu'ils avaient déjà faite des années en arrière, aussi proches qu'alors et probablement aussi lointains, aussi incertains, mais évoluant cette fois dans un espace dont la désolation sans précédent, réduite à une trame diffuse pareillement imperceptible que fondatrice, les touche tout autant, ou aussi peu que la vibration mystérieuse de l'univers. Ils se reposent.

*Plus tard 15 – Au sixième étage*

Au sixième étage, en face, une gaillarde aux cuisses élancées, recouverte d'un tee-shirt gris qui lui descend jusqu'aux jolies plis invisibles de ses fesses invisibles se meut autour d'une table à repasser invisible sur le fond d'un mur nu qu'éclaire une ampoule nue et jaune, un spot plutôt, une jeune fille de Paris traversant au hasard le cadre de sa fenêtre hissée sous les toits, sous le ciel trouble de la nuit nuageuse d'un mois de juillet frais parisien. Le spot s'éteint et la fenêtre se remplit de noir. Mais ce noir ce n'est plus le noir. Les ogives en saillie des chambres de bonne s'alignent toutes silencieuses au-dessus des corniches. Une partenaire invisible qu'il vient de découvrir s'appête à s'endormir. La nuit.

*Plus tard 16 – Vues répétées*



La jeune fille ne se montre plus. Sa fenêtre reste aveugle, gardée jour et nuit par le cadavre d'un rosier qu'un ancien locataire avait abandonné.

Les paroles de l'héroïne se font de moins en moins sûres, sa beauté envoûtante pâlit sous le froid du chômage, son corps s'assèche sous la brûlure de la peur, son grand rire se meure dans les gorges de sa dérive, le mal à respirer est haut pour la belle comédienne. Le temps lui est long et précipité à la fois, elle ne sait que faire et son regard est paralysé par l'angoisse. Alors elle l'appelle et ils se retrouvent presque tous les soirs, le plus souvent chez lui.

Le héros l'écoute et ce qu'il entend n'est pas toujours à son goût. Parfois l'héroïne décrit des prises de conscience qu'il juge inexistantes. Parfois elle formule des concepts vides de sens ou des pensées qu'elle emprunte sans y contribuer. Il connaît par cœur cet univers qu'il n'a jamais su ignorer avec délicatesse et qui l'exaspère autant. L'écart entre son rêve et ce qu'elle lui offre le frappe alors de stupeur. Il souhaiterait qu'elle parte pour la retrouver telle qu'il la porte, celle qui le vente encore de ses ailes sans marges, mais elle ne le devine jamais. Et puis il ne sait plus. Elle lui raconte son rôle de la journée, commère sur ses copines de stage, esquisse quelques espoirs sur des projets oiseux, ose quelques analyses de politique internationale qu'elle lui soumet anxieusement, reparle théâtre ou ce qu'il en est, et pendant tout ce temps elle s'étrangle, le regard rivé sur elle-même. Tard, d'ordinaire dans la rue, ils se disent au revoir en s'enlaçant avec prudence. Parfois, elle se détend et son corps plus mince que jamais se moule brièvement au sien. Le mois de juillet tire sur sa fin nuageuse et fraîche.

Août pointe une première lueur confuse. Huit mois se sont écoulés depuis Ecuador. Depuis cette désunion qui s'est muée en perpétuel retour. Et, avec l'été qui s'en va en pleine maturité, il leur arrive de plus en plus souvent de se regarder en fixant d'un œil hagard et intérieur ce point qui est derrière eux et qui leur évoque, peut-être, contre tout bon sens, l'ancienne nébuleuse de sombre augure...

Mais les matins sont féériques. Depuis la rue du Bac vers l'Odéon, le boulevard Saint Germain brille sous un soleil limpide et tendre. Il traverse les bruissements de lumière d'un pas élastique. Il s'arrête à la terrasse du Flore, des Deux Magots, ou, plus à l'est, du Mabillon où il prend son café auprès de ses chantres préférés, Kleist, Eichendorf (« *Sur fond de jardin, vêtue d'une robe de velours noir, elle relevait d'une main le voile qui cachait son visage et contemplait, paisible et souriante, un superbe et vaste paysage.* »), Novalis, Hoffman, Stifter, von Hofmannsthal dont les contes épousent avec grâce la volupté des femmes qui longent le trottoir éclatant. Les journées sont légères. L'été est de bronze.

La nuit, quelques personnages beaux et attachants éclairent tels des lampions éparses le chemin sombre et, à la lisière des champs, plongent dans l'obscurité immuable. Il n'est pas question de devenir des oasis du passé au cœur de l'avalanche de ce qui se passe. Il est question d'investir la trame du temps de sorte que ses mailles et celles de l'espace enlacent sans faille la structure du monde.

*Plus tard 17 – Normandie*

Deux très anciennes amies, l'une après l'autre, le convient dans leurs maisons de campagne en Normandie. Il y passe deux week-ends prolongés à une semaine d'intervalle.

Dans la première maison, qu'il visite depuis bientôt vingt ans, rien n'a changé si ce n'est que le maître des lieux, un de ses grands amis, est mort. Et quant à cette mort, elle n'y a rien changé non plus si ce n'est que sa femme est veuve maintenant et que le soleil semble plus orange. Rien n'y a changé bien que leurs amis communs qui fréquentent la maison depuis autant de temps que lui et dont la présence est seule à le décider encore d'y aller, avaient perdu leur fille et que leur soleil à eux était resté voilé depuis. Quant à sa solitude nouvelle, elle ne fait qu'accentuer le vétuste. Bref, cette frigidité à peine mélancolique de l'espace rajoutée à la sauvagerie des aoûtats déments l'éconduisent vers Paris. Cependant, elle est quelque part au centre de la France, chez sa mère.

La deuxième maison qu'il visite l'accueille, en revanche, pour la première fois. Telle qu'il se l'était imaginée, elle émane une joie et un bien-être féminins dont son amie, la propriétaire, est pleine et qu'elle cultive avec pérennité. Elle le reçoit en compagnie d'une autre ancienne amie qu'il ne voit que rarement. La chambre monacale donnant sur le jardin qu'on lui propose l'enchanté, l'aère, le repose. Il dort la porte large ouverte. Les deux femmes l'accueillent avec une aménité et une délicatesse qui demanderaient trop de mots pour décrire. Un comédien à la quarantaine, épuisé, accompagné d'une fillette de vingt ans les rejoint au bout de deux jours.

Colombes absurdes, couple d'un été, ils roucoulent avec aisance mais avec retenue. La démente des aoûtats est plus dolente. Un chef opérateur au chômage les retrouve pour dîner un soir sur deux et se soûle jusqu'au petit matin. Il quitte cette assemblée aux premières heures de la nuit pour regagner son lit ferme et la fraîcheur de la nuit. Derrière le mûr qui le sépare de la maison voisine, un troupeau d'oies cacarde à des heures régulières. Pendant ce temps, elle se trouve chez des amis dans le sud de la France.

*Plus tard 18*

Ils se retrouvent fin août, lui, à nouveau bronzé et content de l'être, elle, aussi pâle qu'après un hiver rigoureux ou une longue maladie. Bientôt il part en Ecosse pour son deuxième colloque annuel. Il ne leur reste que quelques jours. Au fil des soirs qu'ils se dédient mutuellement dans l'ombre du néant, il s'en éloigne. Fragile et friable, elle palpite imperceptiblement chaque fois qu'il bat en retrait. Elle le relance timorée, confuse, hésitante, gauche.

Le jour de son départ le soleil brille glorieusement. Son appartement qui se déploie pastel et aéré, bordé du long balcon peuplé de fleurs, herbes et arbrisseaux, resplendit de propreté. L'esprit qu'il y laisse lui donne satisfaction. Un grand calme lumineux l'infuse et il a l'œil qui scintille. L'avant-veille ils s'étaient séparés en froid. Partir, ça emporte. Les cimes des îles du nord émergent

déjà transparentes. Dans leur couple, il semble que chacun ait pris force dans la faiblesse de l'autre. O, combien miraculeux ce serait qu'ils partent ensemble.

Voilà qu'elle sonne à la porte. Elle vient lui dire au revoir. Ils font l'amour. Il y a un an presque jour pour jour, elle partait en Russie.

*Plus tard 19 – L'Ecosse*

Ces temps-là, l'âme du corps de la femme s'était redéployée en Ecosse. Sous la chaleur d'une main, dans la tendre lumière d'un regard amoureux, face à l'éclat de la lune ouvrant une resplendissante avenue évasée d'étincelles sur le *loch* qui sépare les collines, derrière les vitres d'un *lodge* merveilleux qui s'ouvrent sur des pelouses enclavées par les arbres, le matin, bouleversé par l'irrésistible coïncidence d'un corps à corps prédestiné et de ce qui aurait pu ne pas être, ses rides fines se font rieuses et tristes. Ses fibres se détendent et la cambrure de sa force s'attendrit, s'assouplie. Il se laisse emporter un moment par le fleuve généreux et calme où cette femme enfuit des puissances profondes perlées de mystères, il y ondule, elle le berce timide, sans espérance et sans tristesse. Dommage que les rives n'enchantent le regard, dommage que l'angle n'est pas courbe.

De retour, deux semaines plus tard, leur rencontre fut brève et infiniment pénible. Glacé de frustration, il la quitta au coin d'une rue. Le lendemain elle partait à Londres...

acron(n)ème

A tous les objets

Il a été dit

Ainsi la grenouille  
et Londres

Et Londres et Londres et Londres

Alors que les anneaux de l'arbre s'enfilent réguliers, les rides de l'âme s'enfilent fantaisistes. Ces fantaisies, c'est vrai, n'échappent pas entièrement aux grandes respirations des êtres, à leurs phases. Toutefois, bien que surpris par ces grandes saisons, l'arbitraire avec lequel nous décidons de la densité des choses, de la force des constats, des cauchemars et des chimères, imprime au temps des plis sauvages... Des schistes, d'énormes failles, des plaines, des sommets étincelants ou sombres se laissent voir à d'énormes distances. Pourtant, quels plis peut-on apercevoir dans cet espace sans dimension ?

*Plus tard 20 – Danse*

Ces temps-là, quand toutes choses furent recouvertes des couches épaisses mais friables du passé, quand les lieux et les personnages du drame se teintèrent du bleu fluide des îles en train de disparaître, quand le moment où l'on conclue l'histoire est devenu depuis longtemps un point évanescent, quand, rabaissé, le rideau sphérique s'éloigne à la ronde alors que l'espace gonfle, immobile, l'âme se déclame...

un pas dans le Caucase le genou plié

un pas en Indonésie

saut et frappe

la cuisse se tend et vibre la bottine

pointe toute noire et brillante

un pas ici un pas ailleurs d'un océan à l'autre

les genoux s'élancent et s'écartent l'angle

ouvert

saut et frappe, steppes et

sierras

nord sud est ouest

pôles et équateur

là où ça danse où ça grille et ça siffle

le feu sous l'eau et l'eau sous le feu

ça brûle et c'est humide

c'est humide et ça brûle

sur la pointe large du pied tant qu'elle  
trouve bon appui  
et que le dôme s'amuse où bon lui  
semble

un pas qui frémit au-dessus du Tibet  
un pas qui se glisse dans les fentes des glaciers  
des pas à pieds  
des pieds sans pas  
genoux solitaires roulent sur leurs rotules curieux  
et pensifs

un à la fois deux à la fois  
ainsi s'élançe la danse

Diantre femme la lance du calme  
la lame grasse qui crisse  
le style de l'âme  
frappent sur le ventre bombé du paysage  
c'est bien c'est le goût du festin





